Archives communales

Service éducatif

3 rue des Clercs
26100 Romans/Isère

Tél: 04.75.45.89.89
Fax : 04.75.45.89.91

Délégation Académique à l'Action Culturelle

Service éducatif

7 Place Bir-Hakeim
BP 1065
38021 Grenoble Cedex

Romans-sur-Isère avant la Révolution Française 1/2

Stage du 4e trimestre 2004

proposé par :

- Le service éducatif de la DAAC – Académie de Grenoble
- Le service éducatif des archives communales de Romans/Isère
- L'inspection de l'éducation nationale
- La DAF – Rectorat de Grenoble

Dossier préparé par:

Lionel FERRIERE: enseignant – Lionel.Ferriere@ac-grenoble.fr
Laurent JACQUOT: enseignant – Laurent.Jacquot@ac-grenoble.fr
Le personnel des archives communales – archives@ville-romans23.fr

Avec des supports diffusés par :

« Sauvegarde du Patrimoine romanais - péageois »,
1 rue des Clercs 26100 Romans / Isère

www.chez.com/romanspatrimoine26
Mel : romans-patrimoine@wanadoo.fr /

SOMMAIRE

Plan pour tracer le circuit
ROMANS: un premier clin d'oeil
Les archives communales de Romans/Isère
La plus belle demeure de Romans : l'Hôtel de Clérieu / la famille de Clérieu
Quand on "frappait monnaie" à Romans
Les matériaux de construction
La collégiale Saint Barnard
Saint Barnard : biographie et lien avec les Carolingiens
Romans le 30 mars 1349: le Dauphiné devenait français
Beatrix de Hongrie
Les armoiries de Saint Barnard, de Romans et du Dauphiné
Romans, l'Isère et les quais
Le calvaire des Recollets et le "Grand voyage"
Le pont vieux
Au quartier de la Presle : »les maisons des tanneurs »
Le ruisseau de la Martinette
Typologie des architectures
La « maison du mouton : six siècles d'histoire et d'architecture
Le Jacquemart de Romans
Le musée de la chaussure ancien couvent de la visitation
Saint-Just: du couvent à l'école laïque
Le destin tragique de Lally-Tollendal
Quelques ouvrages et articles disponibles aux Archives communales de Romans

Annexe

Cartes : les diocèses de l'Ancien Régime dans la Drôme,
le Dauphiné entre le royaume de France et le Saint Empire à la fin du XIVe,
la carte du Dauphiné en 1450 avec le Valentinois-Diois
les plans : Romans au XVI e (le plan Charles IX; 1544)
Romans au XVIIe (1618)
Romans en 1789 et en 1840

ROMANS: un premier clin d'oeil

Situées dans le sud de la France, dans la moyenne vallée du Rhône, entre le Massif Central et les Alpes, Romans et sa ville soeur Bourg-de-Péage sont le centre d'une petite région limitée au sud et à l'ouest par la rivalité avec Valence, s'étendant au nord sur les collines du Bas-Dauphiné et englobant l'est du rebord du Vercors. Terre de rencontre entre les influences provençales et le Lyonnais, on y conserve le sens de l'accueil.

Romans et Bourg-de-Péage sont deux villes qui s'égrènent le long de la grande voie de passage que la nature a ouverte entre les Alpes et le Massif Central. Mais à la différence des autres villes de la vallée du Rhône comme Vienne, Valence ou Avignon, Romans et Bourg-de-Péage ne se situent pas au bord du Rhône, sur un de ses grands affluents, l'Isère.
Celle-ci est difficilement franchissable aux abords de son confluent avec le grand fleuve. Aussi la route rhodanienne, longtemps, emprunta plus en amont le gué de Romans et probablement dès le XIe un pont prés de la collégiale Saint-Barnard. Romans bénéficia aussi du débouché de la vallée de l'Isère, route de Genève de la Savoie ou de Grenoble vers la mer Méditerranée. Au XVe , cette route est fréquentée par les pèlerins de Saint Jacques-de-Compostelle.
Le site primitif de notre ville offre bien des atouts : la "molasse" de son sous-sol, un grès tendre, fournissait la pierre; son exposition protégeait du vent du nord tout en donnant le meilleur ensoleillement dans un climat présentant déjà des caractères méditerranéens. Des sources abondantes procuraient l'eau potable et !a force motrice aux moulins à grains ou à huile et favorisèrent dès le Moyen-Age l'industrie du drap et la tannerie. Bourg-de-Péage naquit plus tard des aléas de l'Histoire.

Balade dans le centre historique

La collégiale Saint-Barnard est un imposant édifice en pierre de molasse édifié en grande partie aux XIIe et XIIIe. A l'origine, il s'agissait d'un monastère bénédictin fondé au IXe autour duquel prit naissance et se développa la ville de Romans.A l'extérieur, la partie romane est peu visible. L'influence provençale se lit sur la porte principale de la façade ouest où se dressent les statues des quatre évangélistes. Les visages ont été mutilés par les Protestants pendant les Guerres de Religions du XVIe . L'architecture gothique l'emporte mais un gothique sans arcs-boutants comme il est fréquent dans le sud de la France.

En sortant de la collégiale, nous nous trouvons dans le centre ancien de Romans, héritier de l'urbanisme du Moyen-Age et du XVIe. Des hôtels particuliers dissimulent derrière des sobres façades de mystérieuses cours intérieures inspirées par le gothique flamboyant et la Renaissance italienne.La place Maurice Faure est animée par un marché paysan, les vendredis et dimanches matins. Un peu à l'écart, l'Hôtel de Clérieu abrite un remarquable escalier de style gothique flamboyant.

Dans le quartier Pêcherie, le jardin René Char et la place Puits-du-Cheval sont des lieux appréciés pour leur calme et leurs façades aux chauds coloris. Le quartier de la Presle a été pendant prés de 600 ans le quartier industriel de Romans où fonctionnèrent moulins à grains et à huile, martinets, teintureries, tanneries.
A l'écart de la cité, le Calvaire des Récollets (reproduisant le Mont-Calvaire de Jérusalem) a été construit au XVIe , il est le terme d'un Chemin de Croix que l'on peut retrouver dans la ville à travers une vingtaine de "stations" (chapelles). Du quartier Bellevue. dominant le centre ancien, chacun petit admirer les toits de tuiles romanes, les quais, les montagnes du Vercors et les deux ponts reliant les villes soeurs Romans et Bourg-de-Péage.
Des deux remparts médiévaux qui protégeaient Romans, seul subsiste du premier, datant du XIIe , la Tour Jacquemart, et du secondé édifié au XIVe , quelques vestiges disséminés dans la ville. Du haut de cette tour, depuis 1429, un automate (le Jacquernart) frappe les heures sur sa cloche. Il porte aujourd'hui l'uniforme des soldats de la Révolution Française, ceux de 1792.
Sur la place Jules Nadi se dressent l'Hôtel de Ville et un kiosque de la fin du XIXe sous lequel des orchestres donnaient des concerts lorsque Romans était ville de garnison.

Le couvent de la Visitation devenu Musée de la chaussure

Le Musée de Romans est installé depuis 1971 dans un ancien couvent de l'ordre de la Visitation. Ce bâtiment construit par étape du XVIIe au XIXe présente une remarquable unité architecturale italianisante. Il contient aussi une exposition permanente d'ethnographie régionale sur le thème "Pain, Pogne (brioche locale), Vin et Tomme de Chèvre".

Située à quelques dizaines de kilomètres du Vercors, haut-lieu de la Résistance française pendant la Seconde Guerre Mondiale, Romans se devait de posséder un centre historique de la Résistance et de la Déportation: il se trouve dans le même bâtiment.

ROMANS à travers l'histoire

Malgré la présence, prés de l'actuelle agglomération romanaise, de nombreuses "villae" gallo-romaines, Romans est née de la fondation au lX^{e} , prés d'un gué sur l'Isère, d'une abbaye par Barnard, archevêque de Vienne. Autour de cette abbaye devenue collégiale, marchands et artisans s'installent et développent une puissante industrie du drap.

En 860 les Normands venus de Camargue remontent le Rhône et brulent Valence et St Barnard à Romans/Isere

L'enrichissement et l'indépendance de la ville suscitent la convoitise d'un prince local, le Dauphin, qui annexe la cité en 1342. Ce dernier, en 1349, cède, à la France, ses possessions : le Dauphiné. L'acte est signé dans la demeure du Dauphin près du Pont Vieux, suivi d'une cérémonie religieuse dans la collégiale Saint Barnard.

Le" Carnaval sanglant" de 1580 marque le paroxysme des crises religieuses et sociales du XVIe. Au cours des deux siècles suivants, l'industrie du drap disparaît tandis qu'émergent la tannerie et la soie.

En décembre 1788, les Etats du Dauphiné, assemblée de la province, s'ouvrent dans le couvent des moines Cordeliers, leurs propositions préparent les Etats Généraux de Versailles en 1789. En 1793 la commune de Bourg du péage de Pizançon" a pris, pour quelques mois le nom "d'Unité sur Isère" prend le nom patriotique d'"Unité sur Isère".

Armoiries de Jacquemart, ou amalgame de celles de Romans et du Péage.

Iconographie Sd; Exposition "Romans /isère et Bourg de Péage, Archives communales de Romans, 2003.

Après 1850, l'économie et la société romanaises subissent leur mutation majeure avec le développement de l'industrie de la chaussure pour laquelle travaillent en 1921, 6000 ouvriers et ouvrières. Dès la fin du XIXe l'activité prédominante de Bourg de Péage est la chapellerie dont la renommée devient internationale grâce à l'entreprise Charles Mossant. Touchée de plein fouet par la crise des années 1930, la Chapellerie redevient florissante après la Seconde Guerre mondiale en particulier avec Charles Jourdan.

A partir de 1974, la crise désorganise profondément l'économie romanaise. De nombreuses entreprises ont fermé, entraînant des centaines de licenciements mais aujourd'hui, en 2004, quelques noms défendent encore une production de qualité : Jourdan, Kélian, Clergerie. Déclin également pour la grande tannerie industriel: seule subsiste la Tannerie Roux, l'une des plus anciennes de France.

Une nouvelle dynamique commerciale s'annonce avec l'ouverture, en juillet 1999, de " Marques Avenue" un espace de magasins d'usines. Après une reconversion dans le prêt-à-porter dans années 1970, la société Charles Mossant a fermé. Face à ces mono-industries, une économie de substitution se met lentement en place dès les années 1960 (FBFC :combustible nucléaire, SEIM :équipement auto, etc…)

L'économie de Romans peut aussi s'appuyer sur une excellente desserte routière et ferroviaire grâce à l'autoroute A 49 et au T.G.V.

Gastronomie et traditions du pays romanais

C'est dans la plaine de Romans que le climat méditerranéen commence à être perceptible tandis que les collines et montagnes environnantes sont plus fraîches et plus humides. En raison de cette diversité climatique, les productions agricoles sont très variées, certaines très locales : cardons, asperges, abricots, melons, noix. L'élevage des chèvres permet la confection d'un petit fromage, la "tomme". A proximité de Romans se trouvent certains des grands vignobles des Côtes du Rhône : Hermitage, Saint-Joseph et Crozes-Hermitage.

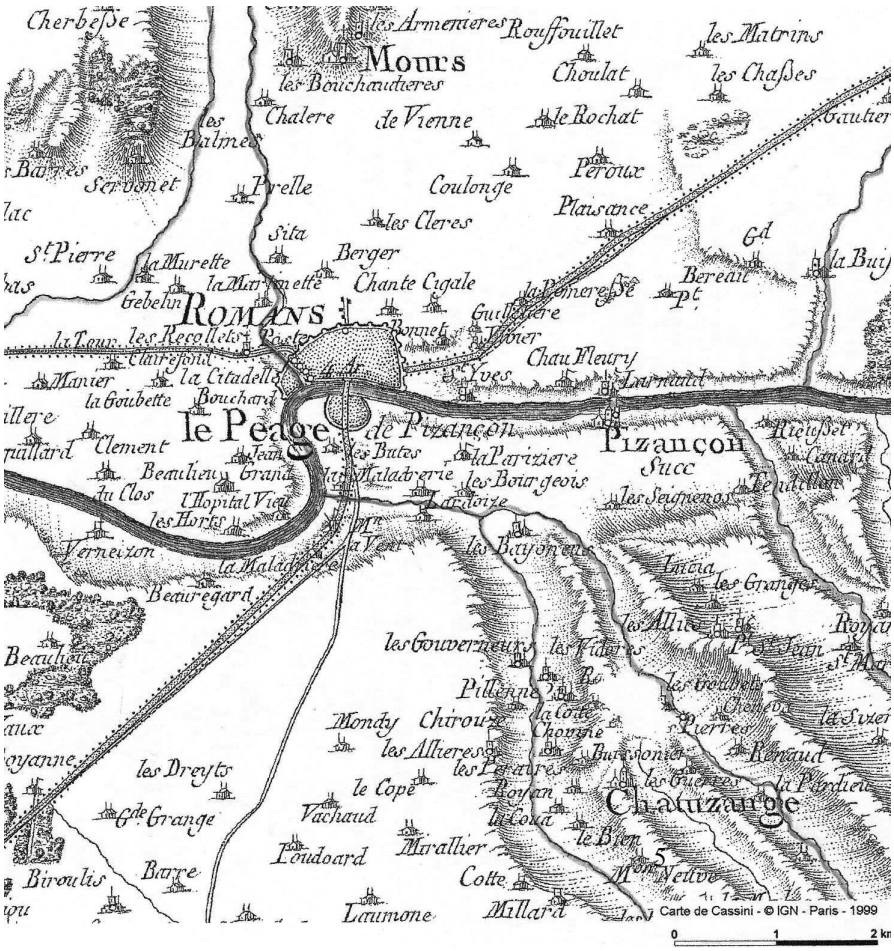
La gastronomie romanaise propose deux spécialités héritières de la cuisine médiévale : "les Ravioles du Dauphiné" et la 'Pogne de Romans", Les ravioles sont de petits carrés de pâtes remplis d'une farce de tomme

fraîche, de gruyère, d'oeufs et de persil revenu dans du beurre. Elles se préparent pochées quelques instants dans du bouillon de poule. La pogne de Romans est une brioche en forme de couronne composée de farine, de sucre, de beurre, d'oeufs et aromatisée à l'eau de fleur d'oranger, ce qui en fait sa spécificité.
En raison de se situation sur une grande voie de passage européenne et de sa vocation industrielle, le Pays Romanais a perdu dés le milieu du XIXe ses traditions rurales. Elles étaient marquées à la fois par des influences méridionales et alpines comme le montage la pratique, à la fois d'une danse provençale, la "farandole", et d'une danse dauphinoise et alpine "le rigaudon".

Les archives municipales de Romans

Les Archives Municipales et la maison Merlatti ont constitué pendant des décennies une seule et même propriété, la division actuelle n'étant que formelle. En effet, l'ensemble était desservi à la fin du XVE par un escalier à vis qui donne, encore aujourd'hui, sur la rue des Clercs.
C'est à la fin du XVIe que les propriétaires de l'hôtel Merlatti détruisent les constructions à droite de l'escalier et font édifier la cour et la loggia à l'italienne encore visible. Les fenêtres à meneaux de la façade devenues inutiles sont masquées et l'escalier à vis ne dessert plus que les pièces de gauche, les Archives communales.

Le premier propriétaire connu est Louis Bernard, un marchand né vers 1600, dont l'épouse était Louise Delloule. Leur fils, Louis, est conseiller puis président au "présidial (tribunal) de Valence", son mariage avec Marie-Michelle Ricol est célébré en 1673.
En 1726, l'immeuble est l'enjeu d'un procès engagé par François Duportroux, avocat à Romans contre Mathieu Jassoud, médecin à Grenoble, devenu propriétaire de la moitié du bâtiment, et Marie-Michelle Ricol, veuve de Louis Bernard. Jassoud a en effet vendu à Duportroux trois maisons à Romans "ayant vue sur l'Isère" sans déclarer les servitudes que Mme de Ricol détenait sur ces immeubles.
Vers 1750, Jean-François Raymond-Merlin, sieur Du Cheylas, conseiller au parlement de Grenoble, chevalier de l'Ordre de St-Louis, est le nouveau propriétaire. Il sera compromis dans une des grandes affaires criminelles de notre ville, ayant assassiné, le 18 juillet 1769, lors d'un duel déloyal, le capitaine Suel-Béguin. Du Cheylas est condamné à perdre ses biens et meurt dans la prison du Palais de Justice de Grenoble en 1786.
Ses propriétés sont confiés à l'hôpital de Romans dont une "maison avec écurie et remise", rue des Clercs, puis sont vendus en 1773 à noble Joseph Chaptal. Joseph, avec son père, tiennent les exploitations de l'abbaye de Léoncel en Charlieu et dans les environs, et font valoir eux-mêmes le domaine de Part-Dieu, à Chatuzange. Joseph achète donc en 1773, une partie des biens de Du Cheylas et acquiert la maison, rue des Clercs et le domaine du Cheylas. Décédé sans enfant, en 1805, Joseph Chaptal lègue la maison à son neveu, Sulpice-Vincent Chaptal; officier, il sera maire de Saint-Paul-les Romans entre 1814 et 1830. Sulpice-Vincent meurt après avoir adopté son neveu Joseph-Félix Chaptal de La Mure, maire d'Alixan entre 1808 et 1815, qui transmet l'immeuble à son fils Gabriel Romain-Félix.



L'immeuble abrite quelque temps l'école Saint Maurice avant d'être vendu, en avril 1894, au chanoine Cyr-Ulysse Chevalier, grand historien romanais. En 1903, c'est un vaste bâtiment en fer à cheval, au milieu duquel existe une "splendide terrasse couverte ayant vue sur l'Isère, avec balcon à balustres, dominant un jardin en contrebas qui s'étend jusqu'au quai".
En 1919, le chanoine cède l'immeuble rue des Clercs à la Société Humbert II, la première société d'histoire locale de Romans, qu'il a créée en 1911. La société est dissoute en octobre 1938 et vend l'immeuble à la ville

de Romans sous condition de lui conserver sa vocation culturelle. L'immeuble reçoit donc la bibliothèque située auparavant place du Champs-de-Mars.
Le 29 septembre 1980, la bibliothèque s'agrandit sur les locaux du commissariat situé à l'angle de la rue des Clercs et de la rue Sabaton, celui-ci étant transféré à la Presle. En 1988, la bibliothèque déménage et s'installe à Fanal où elle devient médiathèque. Les locaux de la rue des Clercs sont alors affectés aux Archives communales qui deviennent un service à part entière de la ville de Romans.

Iconographie : Carte de Cassini XVIII e

La plus belle demeure de Romans : l'Hôtel de Clérieu

L'Hôtel de Clérieu est un bel ensemble architectural que le flaneur peut découvrir à peu de distance du chevet de la collégiale St-Barnard. Sa façade de style Louis XV ferme la place aux Herbes mais la demeure toute entière est bordée par la rue des Trois-Carreaux et la rue Merlin. Elle est le seul bâtiment de Romans, avec la collégiale, dont on peut suivre l'histoire sur 1000 ans.

Tout commence au Xe lorsque les seigneurs de la famille de Clérieu imposent leur protection au monastère de St-Barnard (future collégiale St-Barnard) autour duquel n'existe qu'un embryon de ville. En limite de cette urbanisation naissante, sur les bords du ruisseau de Tortorel (rue Merlin actuelle), les Clérieu construisent une maison-forte dont le donjon domine la campagne environnante. Ce donjon est aujourd'hui à l'angle de la rue Merlin et de la **rue** des Trois-Carreaux, il mesure 17 m de haut.

La bastide est progressivement absorbée par le développement de la ville. A partir de la fin du Xlle. elle perd sa fonction défensive lorsque Romans est enserrée par un premier rempart (à l'emplacement de la côte des Cordeliers et de la place Jacquemart).

Par héritage, la maison-forte passe aux Poitiers, seigneur de Valentinois, qui la vendent, vers 1360, à une famille de notables, les Forest-Coppe. Ces derniers détiennent la charge de frapper les monnaies royales et installent leur atelier dans la maison-forte. Pour le protéger est construite, vers 1450, une porte fortifiée, dont les meurtrières et les mâchicoulis en molasse sculptée sont toujours visibles rue des Trois-Carreaux. Cette porte s'ouvre sur une cour desservant notamment " l'atelier de la monnaie " auquel on accède aussi par deux portes donnant également sur la rue des ' Trois-Carreaux. Au fond de cette cour, les Coppe font construire, en molasse finement sculptée, un gracieux escalier en style gothique qui dessert les premier et second étages du principal corps de logis et du donjon surnommé " la Tour des Poitiers".

A la fin du XVe , l'hôtel est vendu à Antoine Mulet. Fidèle serviteur du roi Louis XII, sa vaste et belle demeure est choisie pour héberger le souverain lors de sa visite dans notre ville, entre le 27 juin et le 1er juillet 1511. Henri III y loge également le 15 janvier 1575. En 1623, les héritiers Mulet vendent l'hôtel à l'avocat Jean Antoine Ricol.

Ce dernier ne l'habite pas et ne l'entretient pas et, lorsque Jacques Reymond-Merlin en devient propriétaire en 1660, l'acte de vente précise que les bâtiments sont en si mauvais état qu'il convient *"de faire plusieurs et diverses réparations pour en arrêter la ruine et la rendre habitable*". Sa veuve vend l'hôtel en 1711 à Jean Bernon, marchand dont la famille prend le nom de Bernon de Montélégier, après l'acquisition de la seigneurie de Montéléger (ou Montélégier) en 1742.

C'est Jean-Pierre-Gabriel Bernon de Montélégier, "capitaine au régiment de Bourgogne cavalerie", qui fait exécuter vers 1760-1770, d'importants travaux de remaniements dont la façade Louis XV, sur la place aux herbes. Anobli, il cède l'hôtel, en 1782 à son cousin, Jean-Arnoux Péronnier, curé de Saint-Bamard.

En 1841, l'hôtel est acheté par les frères Testanières, qui le cède, en 1875, à Marius Charvin dont le monogramme MC est encore visible sur la porte fortifiée. Sa fille vend la propriété à Paul-André Maret en 1918. Celui-ci fait percer, au pied de la tour des Poitiers, la grande porte donnant sur la rue Merlin. Cependant la vénérable demeure, peu entretenue, souffre des dégradations du temps. C'est Jean Pautrot qui sauve l'hôtel avec, à partir de 1978, de remarquables travaux de restauration. Monsieur Laffont, l'actuel propriétaire, les poursuit.

La famille de Clérieu (d'après le dictionnaire biographique de Brun–Durand)

Famille seigneuriale éponymes du village du même nom.

Identifiée par une charte en 994(signée par Silvion I), elle se rendit indépendante avec Silvion II. Tour à tour alliée et ennemie des comte d'Albon, des comtes de Valentinois, des chanoines de St Barnard, de l'archevêque de Vienne, cette dynastie se plaça d'abord sous la protection du lointain empereur germanique (notamment Conrad le Salique en 1151 puis Frédéric Barberousse). Elle possédait des terres à Pizançon, vers la Roche de Glun, et la seigneurie de La Voulte. En 1191, Guillaume de Clérieu reconnut la Dauphine comme suzeraine et en contrepartie étendit son influence sur Margès, Claveyson, Montchenu et Veaunes.
Elle se fondit dans la famille de Poitiers

Quand on "frappait monnaie" à Romans

Cette particularité renvoie à l'histoire de notre ville. Au Moyen Âge, le seigneur de la cité est alors le chapitre de chanoines de la collégiale St-Barnard. Le chapitre possède un atelier pour frapper une monnaie seigneuriale: la plus ancienne référence se trouve dans un texte du XIIe .

En 1342, le dauphin Humbert Il soumet la ville de Romans et se hâte d'y établir un atelier monétaire delphinal. L'atelier de Romans est fort actif pendant les deux siècles de son existence. Il frappe des pièces d'or, d'argent et de billon, non seulement pour le Dauphiné, mais aussi pour tout le royaume, après la cession du Dauphiné aux Capétiens, en 1349.

La frappe est réalisée par un maître de la monnaie. Ce sont, la plupart du temps, de riches bourgeois romanais qui en acquièrent les fonctions soit par adjudication publique restreinte soit par nomination directe du dauphin qui leur réclame des avances d'argent dès leur entrée en fonction ; le maître de la monnaie percevant des droits sur le métal utilisé.

Il n'y eut jamais à Romans «d'hôtel des monnaies ». Chaque maître établit l'atelier dans sa maison ou dans un local loué. Le matériel est assez sommaire, ne se composant guère que de *« trébuchets, fourneaux, casses à recuire, matrices, enclume et marteaux».* Une vingtaine de monnayeurs compose le personnel. A partir de 1362, c'est Reynier Coppe-Forest qui devient maître de l'atelier monétaire; il l'installe dans une demeure qu'il vient d'acquérir: c'est l'Hôtel de Clérieu qui abritera l'atelier jusque vers 1515. La marque distinctive de la monnaie de Romans, appelée "différent ", est, fixé par le roi Charles VI en 1389; il consiste en « un point sous la deuxième lettre du nom du roi ». Par la suite, se rencontrent aussi le « R » couronné des armoiries de Romans et l'initiale du nom du maître de la monnaie.

En 1508, la tendance à la centralisation administrative fait étudier par les autorités royales la suppression de la plupart des ateliers monétaires; le Dauphiné en conservant deux, à Grenoble et à Valence. Les Romanais entreprennent des démarches ; en vain, et la fabrication est suspendue à Romans vers 1515.

Leur persévérance en permet un rétablissement provisoire en 1522, sous le règne de François l er. Son règne est l'époque la plus brillante et la plus prospère pour l'atelier de Romans qui produit une grande quantité d'espèces, principalement des écus d'or « au soleil » et des testons du Dauphiné en argent. Entre janvier 1522 et décembre 1523 sont frappés environ 14 000 écus d'or au soleil. En mai 1554, un édit du roi Henri Il supprime définitivement l'atelier monétaire de Romans, après 212 ans de fonctionnement.

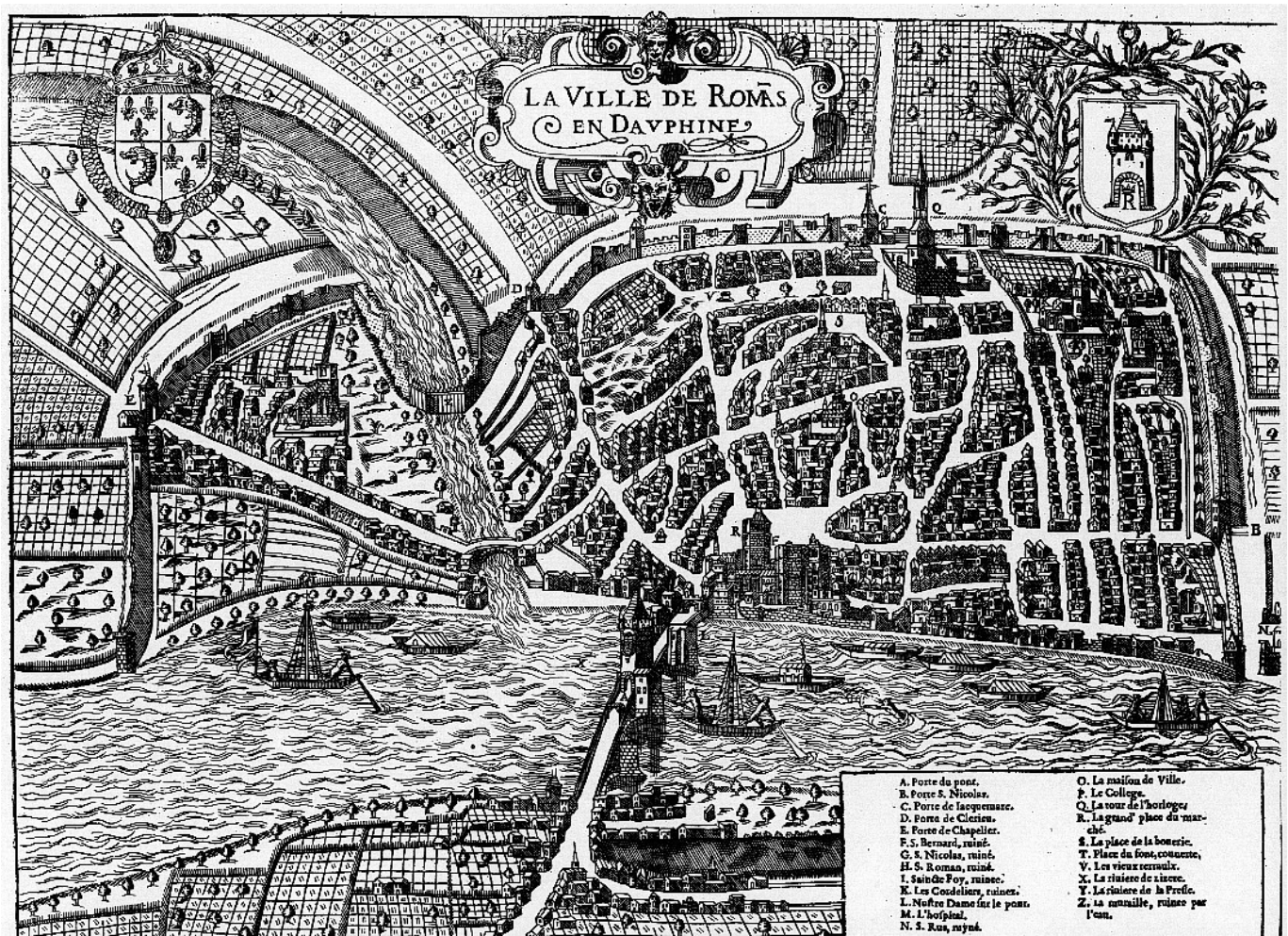
Des monnaies seront encore fabriquées à Romans par la suite. Sous la Première République entre 1792 et 1799, dans la rue du Mouton, et sous le règne de Louis-Philippe, entre 1830 et 1848, des industriels fondent des «gros sous». Malgré leur fabrication «aussi grossière qu'illicite », ses pièces circulent publiquement sous le nom de « sous de Romans »: dernier et peu flatteur monnayage dans notre ville.

Depuis plusieurs années, les archives communales de Romans constituent un médailler en réunissant des pièces et des monnaies frappées dans les ateliers monétaires de Romans.

Les matériaux de construction

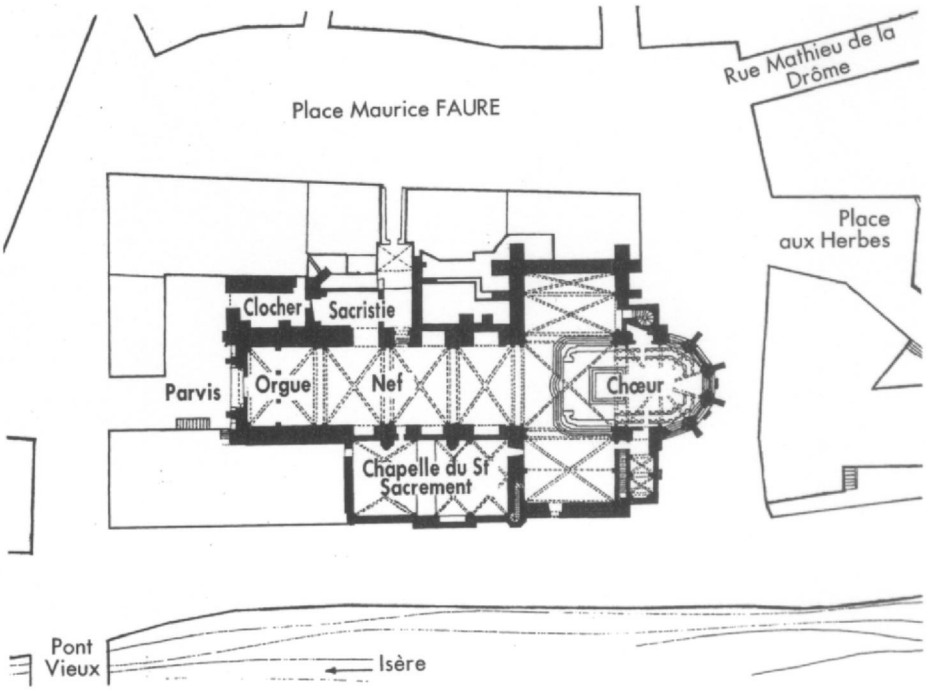
Le pisé (terre crue)	La molasse (grès d'origine tertiaire)	Le tuf	La brique (Terre cuite)	Le galet
Surtout plaine de Bièvre Des exemples vers St-Paul-les-Romans	Des carrières à Romans (au niveau de l'embarcadère du bateau à roue – les galeries sont submergées) les baumes vers Saint Donat et Chateauneuf d'Isère	Carrière à La Sône	Drôme du Nord	Drome du nord (Hauterives,Manthe)
C'est un procédé de construction de murs qui consiste à extraire de la terre du sous-sol et à la compacter dans un coffrage à l'aide d'un pilon (= le pisoir).	-Exploité jusqu'au XIX e -Taille facile - utilisée pour les linteaux et pierres de chaînages -Réfractaire au feu (et donc choisi pour les cheminées) -Se sculpte facilement -Mais se délite facilement -Elle était protégée des intempéries par un badigeon de chaux éteinte	Léger Taille facile S'utilise pour alléger les voûtes	Enchainage ou encadrement de portes et fenêtres au XIXe . Plaine de Romans	Souvent sous le crépis. Apparant rue St-Antoine (ancienne sellerie Baude) Coteau St-Romain

Romans en 1575



La collégiale Saint Barnard

C'est vers 837-838, que l'archevêque de Vienne, Barnard, vient s'établir sur les bords de l'Isère, à l'embouchure de la Savasse. Au monastère bénédictin avec une église de l'époque carolingienne, succèdent, au Xe et au XIe , deux autres églises. Elles furent détruites par des incendies notamment provoquées par les Normands et le seigneur de Clérieu La troisième est détruite en 1134, par Guigues IV Dauphin de Viennois et Comte d'Albon .
Entre temps, les moines ont laissé la place à des chanoines.
Ce sont les vestiges de la reconstruction au milieu du XIIe que l'on peut voir aujourd'hui, notamment avec le portail.



LE PORTAIL
Sur le parvis, autrefois bordé au sud par un cloître roman, les statues du porche gardent l'entrée. Elles apprennent à l'édifice roman commencé par Léger, archevêque de Vienne et abbé de Saint Barnard, aux XIe et repris au Xll^{e} . Elégantes, finement drapées, elles s'apparentent aux créations de l'art provençal.

Les sculptures du portail sortent en majeure partie d'un atelier étroitement apparenté aux foyers de la basse vallée du Rhône : Saint-Gilles-du-Gard et Saint-Trophime d'Arles. Mais leur arrangement actuel est factice, les emplacements ont été bouleversés, il s'agit d'un réemploi.
Chacun des piédroits représente deux apôtres, encadrés de colonnettes aux fûts enrichis d'une ornementation luxueuse, selon les habitudes des ateliers antiquisants de Provence.
Ces fûts s'ornent de cannelures, feuilles de laurier et torsades. Les chapiteaux de colonnettes sont surmontés de motifs de palmettes disposés en frise au-dessus de l'abaque. Dans l'embrasement nord, le premier chapiteau illustre un thème que l'on trouve aussi à Saint-Gilles et à Saint Trophime : le Christ accompagné des pèlerins d'Emmaüs, reconnaissables à leurs sacoches en bandoulière. Sur le chapiteau du sud, des personnages combattent des dragons, et des serpents dévorent les seins d'une femme, symbolisant la Luxure. Ces chapiteaux sont à rapprocher du style bourguignon que l'on retrouve dans la nef de la collégiale également de style roman.

Les statues du portail représentent les apôtres : Pierre au nord, identifié par son nom sur le phylactère ; l'autre statue pourrait représenter Paul ou Jacques, aucun indice déterminant ne permet aux spécialistes de se prononcer. Sur le piédroit sud, la figure interne campe un Saint Jean reconnaissable au livre qu'il présente sur sa poitrine rehaussé d'une inscription gravée en belles capitales. Son voisin n'est pas identifié. Les têtes des apôtres supportent deux à deux un unique coussinet rectangulaire. Il est orné de trois rangs d'acanthes élégamment fusées et retroussées.

Ces quatre statues sont supportées par des lions. Ce thème du lion porteur de colonne vient de Lombardie (Saint-Zénon de Vérone) : il s'est répandu par la Durance dans les Alpes et la basse vallée du Rhône (Saint Gilles et Saint-Trophime précisément), où il peut prendre la forme du lion-porte statue.Toutes ces figures sont d'une qualité exceptionnelle. Allongées, élégantes, animées par un léger balancement, drapées dans des vêtements aux plis abondants, fins et souples, elles illustrent en quelque sorte le passage entre l'effervescence de la sculpture romane languedocienne ou bourguignonne et la souveraine stabilité de la statuaire antiquisante de la Provence.
Un tel programme de sculpture rappelle le cloître de Saint-Trophime ou Saint-Gilles, bien que leur stylistique diffère. Mais la disposition générale de ces éléments ne permet pas de les apprécier pleinement. L'examen

attentif des éléments de support donne à penser que ces piédroits proviennent d'un porche architecturé, à l'image des réalisations méridionales ; porche ruiné au XVIe, voire même déjà à la fin du XIIIe, visages des statues martelés par les Protestants dans les années 1560, on recomposa ensuite le portail tel qu'il est aujourd'hui.

La chronologie de cet ensemble statuaire est à peu près cernée. Le chantier ouvert après l'incendie de 1134, étant donné la réutilisation des maçonneries antérieures, n'a pas dû se prolonger très longtemps : un datation autour de 1150 est donc à retenir.

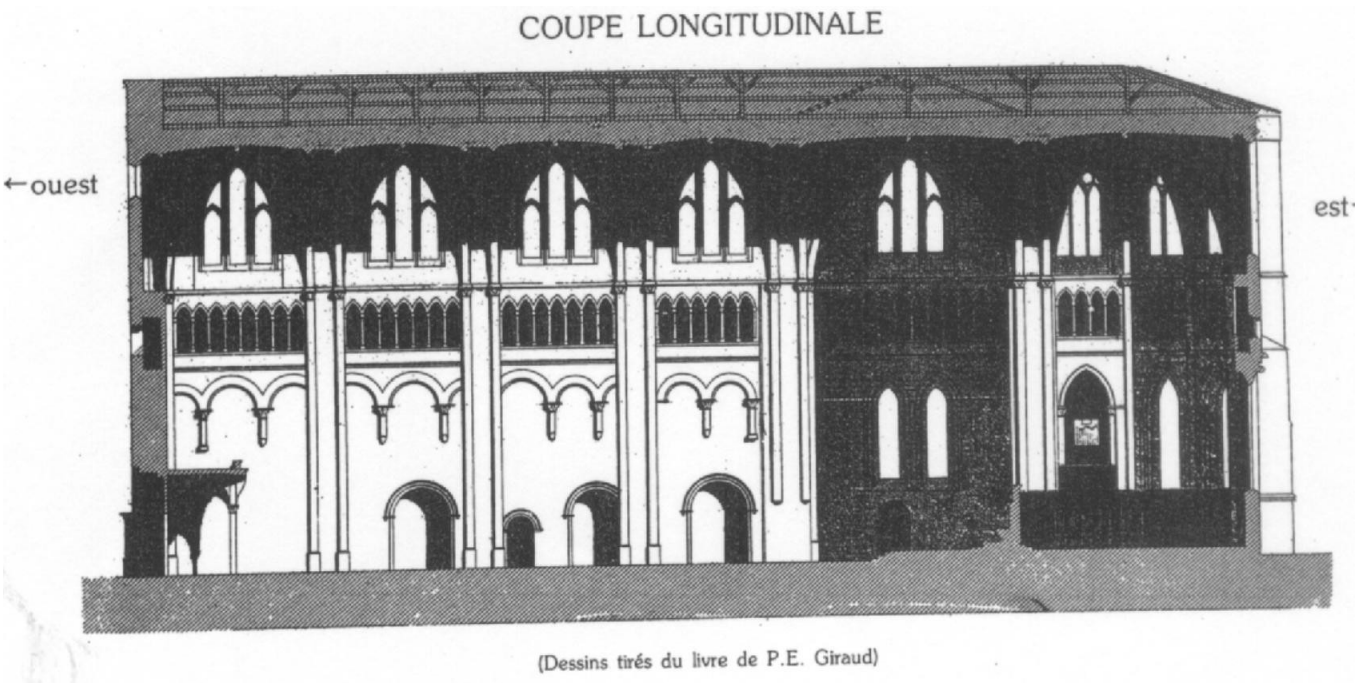
LA NEF

Après avoir franchi le. seuil, on est frappé par le dépouillement et la hauteur du vaisseau qui contraste avec les tons chaleureux des peintures du choeur. A l'intérieur, les murs de la nef sont romans. A une hauteur de 12 mètres, une frise limite l'église romane autrefois percée de fenêtres. Les colonnes engagées ont été par la suite brisées à mi-hauteur lors de l'ouverture des chapelles latérales.

Au XIIIe , l'archevêque Jean de Bernin donne à la collégiale l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. Il construit la partie haute de la nef sur les murs romans. Il ajoute les transepts et le choeur. Les chapiteaux de certaines colonnes tronquées attirent le regard par la délicatesse de leur composition. Ils sont ornées de feuillage stylisé ou de personnages, notamment une "Annonciation" (5ème chapiteau) sur la gauche, dans le mur nord. Sur le coté droit, une porte romane donne accès à la chapelle gothique du Saint-Sacrement où l'on admirera la retombée de huit ogives sur une élégante colonne. Le triforium, les fenêtres et les voûtes de la nef sont gothiques ainsi que le transept.
De chaque côté de la nef, deux ex-voto, Saint Roch et Saint Sébastien, en bois polychrome, ont été offerts par les Romanais après l'épidémie de peste de 1630.

Le Chœur

Au XIVe le choeur est couvert de peintures murales. Au dessus du triforium, des créneaux symbolisent la Jérusalem céleste. D'inspiration méditerranéenne, ces peintures sont inhabituelles en France. L'oeil est particulièrement attiré par la diversité des motifs géométriques, la guirlande d'étoiles, l'alternance des couleurs.
En 1349, se déroula dans la collégiale un événement important pour l'Histoire de la France et de l'Europe: la signature de l'acte rattachant les territoires du Dauphin, la principauté du Dauphiné, au royaume de France.
Suivant l'heure. du jour, les peintures se colorent de nuances différentes allant du violine au mordoré. Les vitraux détruits en grande partie lors de la Seconde Guerre mondiale, dataient du XIVe . Ils ont été restaurés à l'identique dans le bas du choeur.



(Dessins tirés du livre de P.E. Giraud)

LA CHAPELLE DU SAINT -SACREMENT.

La chapelle du Saint-Sacrement a été construite deux époques différentes. La partie où se trouve l'autel date du XIVe . La colonne centrale reçoit la retombée des arêtes, suggérant la forme d'un palmiers L'autre partie date du XVe .

Cette chapelle est ornée de neuf remarquables et rares tentures (broderies) du XVIe illustrant la "Passion du Christ". Sous une arche, prés de l'entrée, deux fresques du XVe retracent la vie de trois martyrs chrétiens du IIe : Séverin, Exupère et Félicien.

Les trois Saints devant le Pape, XVe	Le départ des trois Saints, XVe

Saint Barnard : biographie et lien avec les Carolingiens

Originaire du Lyonnais, BARNARD, compagnon d'armes de Charlemagne, attiré par la vie religieuse, se sépare de sa famille pour fonder l'abbaye d'Ambronay dans l'Ain. Devenu archevêque de Vienne en 810, sur les instances pressantes du pape Léon III et de Charlemagne, il se distingue par sa piété et son savoir joue un grand rôle politique dans les crises entre l'empereur Louis et ses enfants.

Après le mort de Charlemagne en 814, l'empire revient à Louis Le Pieux dont la seconde femme donne naissance à un petit Charles, en 823. Cet enfant est pose un grave problème, il arrive après trois frères aînés, nés d'une précédente mère : Lothaire, Pépin et Louis (bientôt surnommé Le Germanique). Ces aînés sont déjà pourvus d'une bonne partie de l'héritage paternel : Lothaire a le titre de " coempereur " et la couronne impériale lui est promise, Pépin est roi d'Aquitaine, et Louis Le Germanique, attend le sceptre de Bavière. Autant dire que les trois princes ne voient pas arriver avec bienveillance ce concurrent de dernière minute.

En 829, Louis le Pieux taille pour Charles un premier domaine prélevé sur les terres des aînés. Cette dotation soulève un tollé chez ces derniers qui se révoltent contre leur père et leur jeune frère ; ils réunissent, en 833, un grand nombre de prélats pour juger l'empereur.
Parmi ces prélats, figurent les archevêques Agobard de Lyon et Barnard, élu à Vienne, en 810, qui comptent parmi les adversaires les plus ardents de Louis le Pieux. Les rebelles font déclarer leur père incapable de gouverner l'empire, le dégradent et l'enferment dans un monastère. Barnard et son ami Agobard sont au nombre de ceux qui souscrivent à cette sentence.
Malheureusement pour eux, l'année suivante, Louis le Pieux se rétablit sur le trône. Ne voulant pas laisser impunies toutes les intrigues des archevêques de Lyon et de Vienne, Louis convoque en 835 un concile : Agobard est déposé. Barnard parait à l'ouverture du concile, mais redoutant la décision qui pouvait être prise à son égard, s'enfuit en Italie pour chercher asile auprès de Lothaire : Barnard est également déposé. Pour peu de temps cependant car, en 836 (ou 837), Louis consent à rétablir les deux prélats sur leurs sièges épiscopaux.

Parallèlement à ces querelles politiques, Barnard est confronté à l'antisémitisme de l'époque. Dans cette première moitié du IXe , un courant antisémite se manifeste avec virulence à Lyon. L'archevêque Agobard accuse les marchands juifs de voler les enfants chrétiens pour les vendre aux musulmans. Agobard pousse le fanatisme jusqu'à enlever à leurs parents des enfants juifs pour les baptiser de force. Il essaie, apparemment sans succès, d'entraîner les évêques des diocèses voisins dans la même voie. Barnard adopte une position mitigée, pour s'opposer à ce " désordre", il fait réunir un concile des évêques ses suffragants, dans lequel le judaïsme est condamné : *' on déclare que tout ce que les Juifs prétendaient n'était que superstition '* . Louis Le Pieux intervient pour faire cesser cette persécution.
Pour éviter de déplaire à Louis, il est possible que Barnard choisisse de se retirer de l'action politique et de se consacrer à la seule gestion de son diocèse. Les chroniques nous disent que *" Barnard souhaitant avoir une solitude où il pouvait aller se délasser des inquiétudes que lui donnait sa charge, comme il faisait la visite de son diocèse, vit un lieu propre pour y bâtir un monastère '.* L'église étant achevée, il en fait lui même la dédicace, le 2 octobre 839, en l'honneur des saints Séverin, Exupère et Félicien, martyrs romains. Il installe également une communauté de religieux bénédictins.
La règle de Saint Benoît avait été imposée par Louis le Pieux à tous les monastères pour codifier de manière rigoureuse la vie des moines. Au second concile d'Aix, en juillet 817, tout le monde, dans l'empire carolingien, admet désormais la "regula Benedicti". Le monastère reste encore, sauf disposition contraire, la propriété de celui qui l'a fondé sur ses terres et qui conserve le droit de nommer l'abbé. Barnard accorde des revenus

considérables à l'abbé et aux moines de son couvent, autour duquel de nombreuses habitations ne tardent pas à se grouper.
Barnard s'inscrit donc dans ce grand mouvement réformateur, mais la fondation de ce monastère peut aussi être comprise comme une preuve de bonne volonté de la part du prélat pour remercier l'empereur Louis de l'avoir rétabli sur son siège épiscopal.

En 840, Louis Le Pieux meurt et la guerre reprend maintenant entre ses fils. Lothaire cherche à envahir l'héritage de ses frères et perd. Barnard " *si fameux par ses intrigues s'était absolument voué à la retraite, et les instances de Lothaire ne purent l'enlever à son nouveau genre de vie* ". Sentant approcher sa fin, il se fait conduire au monastère des bords de l'Isère où il meurt le 22 janvier 842.

Romans le 30 mars 1349: le Dauphiné devenait français

Lundi 30 mars 1349, une grande agitation règne devant la collégiale St-Barnard, la foule se presse, l'événement est d'importance : le Dauphin Humbert Il sort de son hôtel qui domine le Pont et l'Isère : il vient de sceller à jamais le sort de sa principauté et de ses habitants, l'indépendance du Dauphiné s'achève en ce jour et en ce lieu. Décision importante pour l'avenir du Dauphiné qui doit autant à la personnalité d'Humbert Il qu'au contexte politique de l'Europe en ce milieu du XlV^e^ .

Humbert Il menait au château de Beauvoir en Royans un train de vie fastueux, à l'exemple de ses oncles, les rois de Hongrie et de Naples auprès desquels il avait séjourné quelque temps. Ses familiers reçoivent cadeaux, pensions et revenus de domaines delphinaux. Il achète fort cher l'hommage de nombre de petits vassaux. Ses créanciers sont nombreux.
Ce fut aussi un mécène qui fonda l'Université de Grenoble. De plus, la noblesse dauphinoise reste insoumise, ce qui explique en partie l'insuffisance des ressources. En 1335, André son unique héritier meurt accidentellement à l'âge de 3 ans.
Sans héritier, ne pouvant rembourser des dettes en perpétuelle augmentation, la situation du Dauphin semblait bien faible pour tous ses voisins prêts à avaler le Dauphiné. Humbert forme alors le projet d'anticiper la menace et d'offrir son état à quelque généreux acquéreur. Depuis longtemps, les Français s'intéressent aux rontières du royaume, atteignent à peine le Rhône. Mais dés la seconde moitié du siècle, le roi de France devient l'arbitre des conflits entre les grands féodaux entre Rhône et Alpes. En 1294, le dauphin Humbert I er devient l'homme-lige de Philippe le Bel. En 1331, Philippe **VI** de Valois construit une forteresse à Ste Colombe, en face de Vienne, de l'autre côté du Rhône.
Le roi Philippe n'est donc pas indifférent aux propositions du Dauphin d'autant que depuis 1337 a commencé contre le roi d'Angleterre une guerre qui devait durer " Cent Ans " et il doit s'opposer aux ambitions de l'empereur germanique et du comte de Savoie.
En 1342, Humbert II fait des propositions au fils du roi, Jean, duc de Normandie (futur Jean le Bon). Tous les conseillers du Dauphin sont favorables à la transaction, beaucoup ayant reçu des libéralités du roi de France. La première convention de 1343 prévoit qu'à la mort du Dauphin, son état reviendra à l'un des descendants du roi Philippe contre versement de "120 000 florins" et une pension de "l 0 000 livres".
L'année suivante, une deuxième convention établit que seul le fils aîné du roi pourra prétendre au titre de Dauphin : dans le contexte de la guerre, le roi ne voulait pas prendre le risque de voir le Dauphiné redevenir indépendant. Humbert reçoit 20 000 florins supplémentaires. Dans le même temps, le pape, co-seigneur de Romans, donne à Humbert cette juridiction en échange de droits sur Visan.
Chef d'une expédition en Terre Sainte de 1347, Humbert Il rentre en Dauphiné après le décès de son épouse, Marie des Baux et constate que tout l'argent reçu s'est dissipé. La peste Noire ,venue du Comtat Venaissin, ajoute ses effets à ceux de la famine. L'augmentation des prix multiplie les miséreux. Les responsables sont vite désignés: ce sont juifs qui sont incarcérés ou massacrés. Le Dauphin laisse faire.

Son projet de remariage n' aboutissant pas, sans héritier et endetté , Humbert Il décide d'abdiquer. En janvier 1349, il informe ses confidents de son intention bien arrêté de se démettre du pouvoir souverain en faveur de Charles, petit-fils du roi de France, premier fils de Jean , duc de Normandie et d'embrasser la vie religieuse. Après quelques conférences secrètes avec les envoyés du roi Philippe VI le bon, le 20 janvier, le Dauphin du Viennois annonce publiquement sa décision.

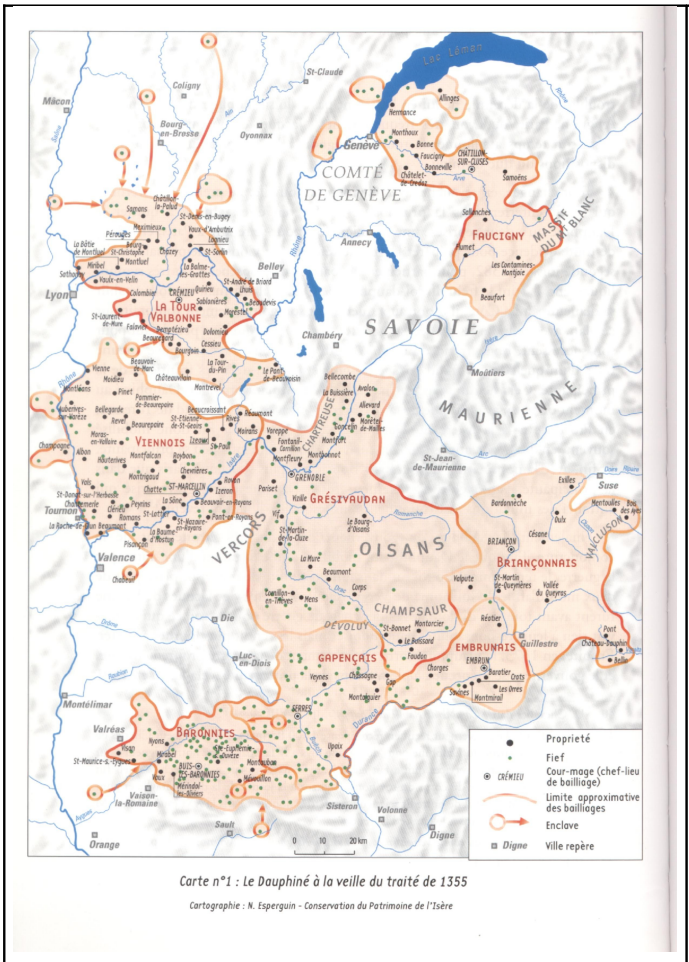
Le 19 février 1349, il arrive à Romans qu'il avait choisie comme sa principale résidence, et devenue, de fait, capitale du Dauphiné. Les commissaires du roi viennent à Romans où la négociation se continue pendant tout le mois de mars. Le 14 mars, Humbert accorde d'abord le " Statut delphinal" garantissant à la fois des privilèges à

la noblesse, des libertés aux roturiers, exonérant les Dauphinois de toutes "tailles, gabelles, péages, impôts extraordinaires ".
La troisième convention est signée avec les Capétiens, le 30 mars 1349, dans l'hôtel du Dauphin. A la différence des deux autres, cet acte solennel a un effet immédiat. L'état du Dauphiné est dans l'instant, définitivement attribué à Charles, fils aîné du duc de Normandie, âgé de 12 ans (le futur roi de France, Charles V), contre 200 000 florins auxquels s'ajoute une rente annuelle de 4000 florins; Humbert Il se réservant néanmoins des terres et des châteaux.
Cette vente ou plutôt ce "transport" terme moins offensant, permet à la royauté capétienne d'atteindre les Alpes. Mais ni le roi, ni le duc de Normandie, ni le jeune Charles ne sont présents à Romans car ils sont retenus en France par les événements de la lutte contre l'Angleterre. Ce sont leurs plénipotentiaires qui apposent leurs signature, en leur nom, à côté de celle du Dauphin. La journée s'achève dans la collégiale par une cérémonie religieuse. Humbert reste à Romans jusqu'au 22 avril.

La cérémonie officielle du transport se déroule à Lyon, le 16 juillet, en présence de nombreux représentants de la noblesse dauphinoise, de hauts dignitaires ecclésiastiques et des princes capétiens. Devant toute l'assemblée, Humbert II se défait des insignes de son ancien pouvoir; au nom du nouveau dauphin, le duc de Normandie souscrits aux clauses spécifiées à Romans.

Le lendemain, Humbert II entre dans l'ordre des Dominicains. Ordonné prêtre par le pape d'Avignon, et nommé prieur du couvent Saint Jacques à Paris, il reçoit le titre de patriarche d'Alexandrie. Il allait monter sur le siège archiépiscopal de Paris quand, en 1355, se rendant chez le Pape en Avignon, il meurt à l'étape de Clermont, à l'âge de 43 ans. Sa dépouille ramenée à Paris, est inhumée dans l'église du couvent Saint Jacques.

Le territoire cédé au Français sera agrandi du Valentinois et du Diois au milieu du XVe , et deviendra l'une des principales provinces du royaume, avant d'être divisé, par la Révolution, en trois départements les Hautes-Alpes, la Drôme et l'Isère.



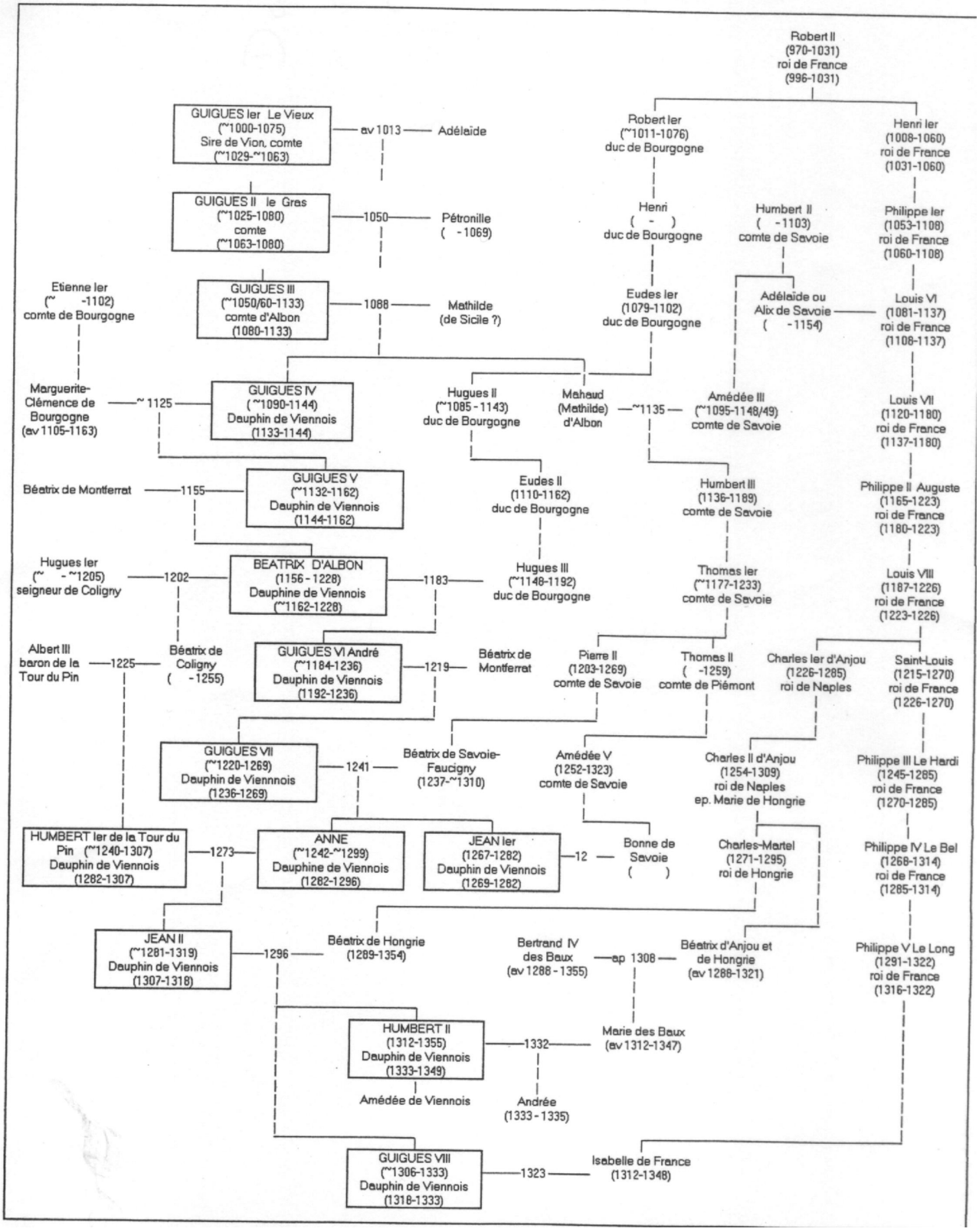
Carte n°1 : Le Dauphiné à la veille du traité de 1355
Cartographie : N. Esperguin - Conservation du Patrimoine de l'Isère

Le Dauphiné avant 1355

Carte n°2 : Le Dauphiné au lendemain du traité de 1355
Cartographie : N. Esperguin - Conservation du Patrimoine de l'Isère

Le Dauphiné après 1355

MAISON DES DAUPHINS DE VIENNOIS



Béatrix de Hongrie

Mercredi 14 mai 2003, en début de matinée, la collégiale Saint-Bamard a reçu les cendres de Béatrix de Hongrie qui trouve enfin, sous les voûtes gothiques du grand vaisseau une demeure pour l'éternité. Béatrix de Hongrie est un personnage oublié de notre histoire médiévale. Elle vivait au XIVe , fille de Charles, « roi en titre de Hongrie, roi de Naples et des Deux-Siciles », elle était la belle-soeur du roi de France, Louis X le Hutin, l'épouse du Dauphin Jean Il depuis 1309, et surtout la mère du Dauphin Humbert Il. En 1349, reçoit de son fils un couvent établi à Saint-Just-de-Claix, rattaché à l'ordre de Cîteaux, et c'est en ce lieu que la dauphine est d'abord inhumée, en 1354, à l'âge de 69 ans. et fut la mère du Dauphin Humbert Il.

En 1349, Béatrix avait reçu de son fils un couvent établi à Saint-Just-de-Claix, rattaché à l'ordre de Cîteaux, et c'est en ce lieu que la Dauphine fut d'abord inhumée, à son décès en 1354, à l'âge de 69 ans.

Lors des Guerres de Religions, à la fin du XVIE, le couvent est saccagé par les Huguenots; les religieuses se réfugient à Romans et fondent un nouvel établissement qui prend le nom de Saint-Just. En 1680, les restes de la dauphine sont transférés de Saint-Just-de-Claix dans la chapelle du couvent de Romans. Cette sépulture traverse sans dommage les troubles de la Révolution Française. Au XIXe , les bâtiments du couvent sont confiés aux religieuses du Saint-Sacrement qui entretiennent la tombe jusqu'en 1906.

Cette année-là, les lois de séparation des Eglises et de l'Etat entraîne l'expulsion des religieuses. Après leur départ, les bâtiments deviennent la propriété de la ville et de l'Etat. Des aménagements sont entrepris pour installer une école et la gendarmerie : le 12 décembre 1906, des ouvriers de l'entreprise Molinari mettent accidentellement au jour le caveau des religieuses de Saint-Just. La municipalité est obligée de faire exhumer les ossements de 32 corps qui rejoignent, au cimetière, l'ossuaire municipale.
Les quelques ossements de Béatrix de Hongrie sont rassemblés dans une « *petite caisse, pareille à celles qui servent à ensevelir les enfants mort-né »,* d'après un témoin, l'historien et architecte romanais, Louis Vinay.
Ce dernier considère cependant qu'une princesse mérite une sépulture digne de son rang. Le curé de Saint-Nicolas, paroisse dans laquelle se trouve le couvent de Saint-Just, propose alors un caveau qui fut celui des prêtres de la paroisse, dans la nef de son église; caveau que Louis Vinay, a décrit comme « *un réduit voûté d'environ 2 m de long sur 1 m 80 de large et de 2 m de hauteur ».*

Le transfert de la Dauphine est réalisé en décembre 1910 avec une certaine solennité que souligne le témoignage de Louis Vinay : «le *tombeau (du couvent Saint-Just) fut ouvert, les ossements placés dans un nouveau cercueil et transportés à Saint Nicolas dans le caveau qui se trouve au milieu de la nef Un procès verbal de transport signé Guibaud, curé archiprêtre de Saint-Nicolas, Paul Farge, notaire, Louis Vinay, architecte, enfermé dans un tube de verre a été placé près du cercueil ».*

Depuis cette date, la dauphine reposait dans l'église Saint-Nicolas après avoir connu le destin de beaucoup de princesses de son époque. En effet, pour les familles royales du Moyen-Age, l'Europe était déjà une réalité, une Europe sans frontière qui existait déjà, comme l'atteste la vie de Béatrix : née dans une famille hongroise, elle passa son enfance à Naples, anima la cour du Dauphin, son époux, dans le château de Beauvoir-en-Royans, avant de reposer, pour l'éternité, à Romans.
En raison de la fermeture de l'église Saint Nicolas au public, le souvenir de la princesse, au fil des décennies, s'estompa. Son transfert dans la collégiale, ouverte aux Romanais, permet de rendre à Béatrix la place qu'elle occupe dans l'histoire.

Le choix de la collégiale peu surprendre car la dauphine n'a pas d'attaches particulières avec la grande église romanaise ; elle n'est pas davantage une sainte qui mérite d'être inhumée dans le choeur du sanctuaire ; elle a cependant sa place en ce lieu. C'est en effet dans la collégiale que l'on célébra la ratification des actes de transfert du Dauphiné à la couronne de France accepté par son fils, Humbert Il. La sépulture d'Humbert a disparu depuis longtemps, la collégiale reçoit les cendres de sa mère: pouvions-nous trouver meilleur témoin pour rappeler dorénavant, à tous les visiteurs, cette page importante de l'histoire de notre province et de la France.

Les armoiries de Saint Barnard, de Romans et du Dauphiné

En langage héraldique, la science des armoiries, les armes de Romans se décrivent ainsi: "*D'azur, à la porte de la ville ouverte en forme de tour carrée d'argent, pavillonnée et girouttée, flanquée de deux guérites pavillonnées et girouettées de même, le tout maçonnée de sable et un grand R couronné d'or placé dans l'ouverture de la porte"*

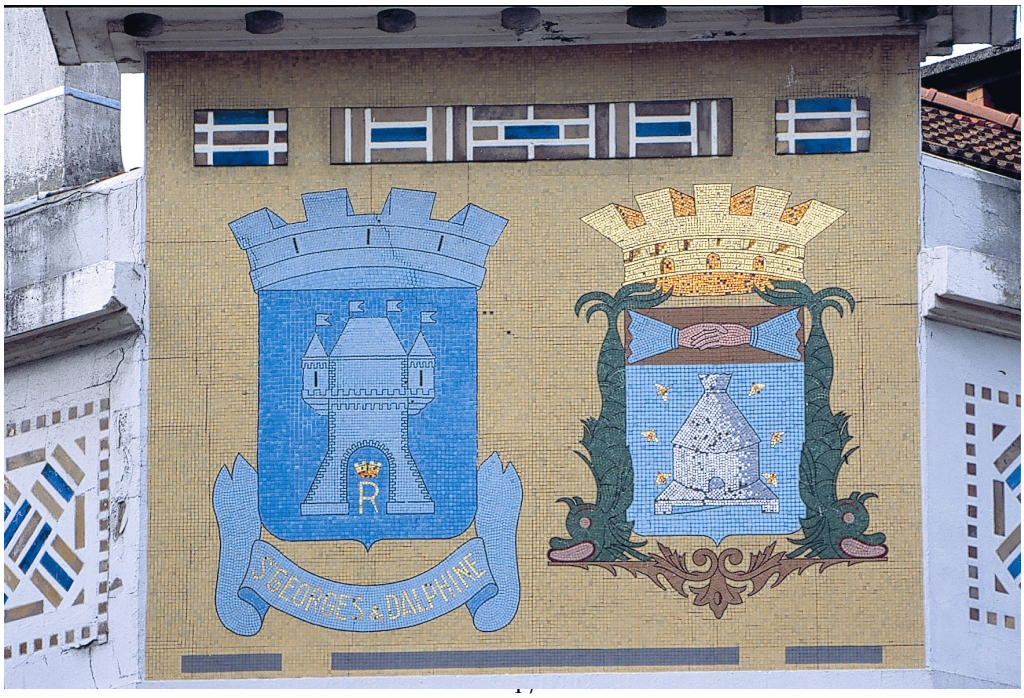
L'origine de ce blason est à rechercher au milieu du XVe. C'est en effet en 1450 que le dauphin Louis Il (futur roi Louis XI) accorde des "franchises" à notre ville et accepte l'autonomie des conseils de Romans, les autorités civiles de l'époque. Au même moment, les chanoines de St- Bamard **,** reconnaissent la suzeraineté du dauphin. C'est certainement à cette époque que les Romanais choisissent la figure de la "porte fortifiée" pour symboliser l'autonomie du pouvoir civil face au pouvoir religieux des chanoines.

Un siècle plus tard, les premiers plans scénographiques de Romans sont accompagnés de ce blason qui cependant évolue au cours des siècles. La Révolution interdit aux particuliers comme aux institutions l' utilisation des armoiries. Il faut attendre le Premier Empire et le décret du 17 mai 1809 pour que les villes recouvrent "pleine capacité héraldique" : la composition des armoiries actuelles de Romans date de cette période.

Le blason est timbré, c'est à dire surmonté d'une couronne murale ajoutée sous le Premier Empire, rappelant le rôle de chef-lieu de la municipalité moderne. Ces armes sont accompagnées d'une devise : **"St Georges et Dalphiné**". Il s'agit du "cri de guerre" du dernier dauphin Humbert Il devenu co-seigneur de Romans en 1344, St Georges étant le saint protecteur du Dauphiné.
Des doutes subsistent sur la nature de la composition végétale qui soutient l'écu et la symbolique qui **s'y** rattache. Dans la majorité des représentations, il s'agit de deux branches de lierre, mais certains documents ont retenu les branches d'olivier. Le lierre est le symbole "de l'affection constante", peut-être celle des Romanais à leur ville (?), l'olivier étant considéré comme le symbole de sagesse, de paix, d'abondance et de gloire.

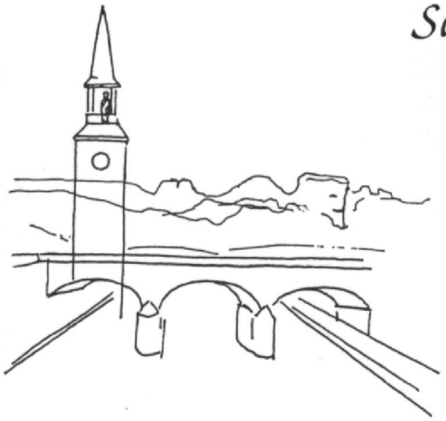
Nous ignorons comment, et par qui, fut choisie au milieu du XVe , la figure centrale de ces armes. Nous savons seulement que la porte fortifiée qui se trouvait alors sur le Pont Vieux fut retenue comme monument à styliser.

Loin d'être seulement un élément de décoration et d'embellissement de notre ville, ces armes rappellent aussi les combats des Romanais, depuis, des siècles, pour obtenir, et conserver, une autonomie municipale plus large.



Sauvegarde du Patrimoine Romanais-Péageois

Dossier préparé par
Laurent JACQUOT,
professeur d'Histoire
au Lycée du Dauphiné.



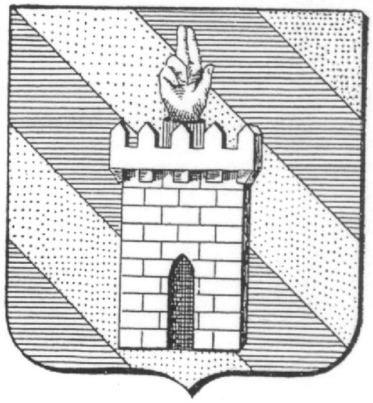
Association Loi 1901

3, rue des Clercs
26100 ROMANS

BLASON (ou ARMOIRIES) du DAUPHINE
"Ecartelé, au 1 et 4 de France, d'azur aux trois lys d'or, au 2 et 3 d'or au Dauphin d'azur, crêté, oreillé et barbelé de gueules".

Sur la façade de la Caisse d'Epargne, en haut de la côte des Cordeliers à Romans

BLASON (ou ARMOIRIES) et DEVISE de ROMANS
"D'azur, à la porte de la ville ouverte en forme de tour carrée d'argent, pavillonnée et girouettée, flanquée de deux guérites pavillonnées et girouettées de même, le tout maçonné de sable et un grand R couronnée d'or placé dans l'ouverture de la porte".



BLASON (ou ARMOIRIES)
du chapitre de SAINT-BARNARD
"Bandé d'or et d'azur de 6 pièces, à une tour carrée et crénelée de sable, sommée d'une main de bénédiction de carnation, parée de gueules, posée en pal".

LEGENDE

	argent = blanc		or = jaune
	azur = bleu		sable = noir
	gueules = rouge vermillon		

Romans, l'Isère et les quais

L'histoire de Romans est rythmée par la disparition des bâtiments, l'adaptation du paysage urbain à l'évolution démographique ou aux nécessités économiques. Cependant ce sont les contraintes de la circulation qui ont entraîné les aménagements les plus importants et les plus durables. A Romans, comme dans beaucoup de villes en bordure de cours d'eau, ce sont les berges qui semblaient les plus aptes à recevoir de nouvelles voies de communications, nécessitant l'édification de quais.

Vers 837, lorsque Barnard vient s'établir en ce lieu, les berges glissent mollement vers les flots de la rivière. Deux siècles plus tard, la construction d'un pont bordé par un cloître entraîne l'édification d'un premier mur de soutènement. Pendant tout le Moyen-Age, l'Isère est utilisée pour le transport de denrées sur des radeaux qui déchargent dans des ports dont le nom de certains nous est parvenu : port Brûlé, port Rivail, port du Merlet, Port Merlin, port Sabaton et port St-Nicolas.

Sur les berges, les maisons sont alors construites sans alignement, leurs étages forment des avant-corps supportés par des consoles ou de forts madriers ; le tout grossièrement charpenté. Ces rives basses deviennent le dépotoir de toutes les immondices de la ville et les crues subites de l'Isère ont l'avantage d'entraîner périodiquement avec elles tous ces foyers d'infections.

Les fondations de ces édifices sont souvent battues par les grosses eaux ; aussi on avait eu la précaution de ménager, contre les murs, des talus artificiels destinés à protéger les immeubles contre la violence du courant. Néanmoins, ces maisons riveraines étaient souvent visitées par les eaux ; des inscriptions gravées sur les murs des casernes de la Presle et de St-Nicolas rappelaient entre autres, les inondations des années 1651, 1778, 1851 et 1856, et un signe indiquait la hauteur atteinte par les eaux. Les eaux inondent alors les caves et les rez-de-chaussée, et parfois on doit, dans les bas quartiers de la ville, assurer la circulation au moyen de barques .

C'est la construction de la caserne Servan, en 1718, qui entraîne la réalisation d'une ébauche de quai. Le premier projet portant sur la totalité de la berge, de la tour de l'Acque (rue Tour St-Nicolas actuelle) à la Savasse date de 1773, mais il n'est jamais réalisé à cause de son devis trop élevé.

Une digue assez informe est commencée, bien plus tard, en 1849 pour faire communiquer le port Merlin avec le port Sabaton mais une grande partie de ces travaux est emporté par la violente crue d'août 1854. Après ce drame, les Romanais songent sérieusement à élever des moyens de défense contre le débordement accidentel des eaux. Le 23 septembre 1852, le président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte est à Romans. Etonné par l'étroitesse des rues de la ville, il ordonne l'élargissement de la Grand Rue (aujourd'hui Mathieu-de-la-Drôme) et du pont ; la municipalité est invitée à poursuivre dans cette voie. Trois ans plus tard, on rase les maisons, notamment celle du Dauphin Humbert II au coin de la rue Pêcherie, qui gênent l'entrée du pont, celui-ci étant élargi l'année suivante.

C'est en juillet 1858 que le conseil municipal accepte les plans et les devis relatifs à un quai en amont du pont ; les mêmes conclusions sont adoptées en mai 1860 pour le quai en aval. A cette époque, les quais deviennent indispensables car l'économie romanaise entre dans une nouvelle phase économique reposant sur une accélération des échanges et de la circulation. De grands travaux vont commencer sur une longueur totale de 750 m pour une largueur moyenne de 9 m, avec trois débarcadères à St-Nicolas, Sabaton et à la Presle.

L'aménagement nécessite le rehaussement de la berge de plus de trois mètres, au dessus du niveau des ruelles Port Brûlé et Port Rivail qui devient un cul-de-sac d'où l'on gagne le quai par une montée d'escaliers de pierre de 21 marches. Un siècle plus tard, en 1969, un trottoir en encorbellement est mis en place afin d'obtenir une chaussée de 8 mètres de largeur

La création du quai Ulysse Chevalier en 1860 demande le sacrifice du cloître de St-Barnard, malgré l'opposition du conseil de fabrique, et la destruction du cimetière du Merlet. Ce quai est complété en 1968 par le report sur l'Isère du trottoir de 1,50 m, élargissant la voie à 8 m.

Quant au quai St Nicolas, devenu quai Chopin, les travaux ne sont pas encore totalement terminés au début du siècle, date à laquelle sont rasées la tour de l'Acque, vestige de la seconde enceinte, à l'extrémité de la rue Tour St Nicolas et, en 1912, les maisons de la face sud de la rue Fusterie. La construction des Halles en 1925 terminent le gros oeuvre. L'année 1977 voit la restructuration de la partie occidentale du site, avec le remplacement du parapet en pierre par un pare-fou métallique.

Aujourd'hui, l'aménagement des quais est terminé. C'est un lieu de promenade agréable et frais en été qui conserve encore quelques anneaux d'amarrage souvenirs du temps où les radeaux abordaient les ports de Romans.

Le calvaire des Recollets et le "Grand voyage"

Depuis plus de quatre siècles, Romans offre la possibilité de revivre la "Passion du Christ" à travers un cheminement appelé "Grand Voyage" aboutissant au "Golgotha" situé au "Calvaire des Récollets"'
Les 40 stations du "Grand Voyage" retracent les derniers jours de Jésus et les débuts du christianisme, de la "Cène" à la "Pentecôte"; Un tel ensemble étant unique en France.

Au début du XVIe, la Terre Sainte est aux mains des Turcs, le pèlerinage à Jérusalem est dangereux et difficile. En 1515, un riche et pieux marchand de Romans, Romanet Boffin, conçoit alors de fournir aux habitants de sa ville un moyen facile de suppléer le voyage dans la Ville Sainte.
Peu après, deux Franciscains, revenant de Palestine, assurent que la topographie de Romans rappelle étrangement celle de Jérusalem. Boffin décide alors d'édifier dans Romans 14 stations, suivant l'itinéraire de la "Voie Douloureuse", aboutissant à un Calvaire (Golgotha) situé hors les murs, comme à Jérusalem : le vallon de la Presle reproduisant la vallée du Cédron ou vallée Josaphat (d'où le nom d'escalier Josaphat), le plateau St-Romain étant le Mont des Oliviers (d'où la côte Montolivet).

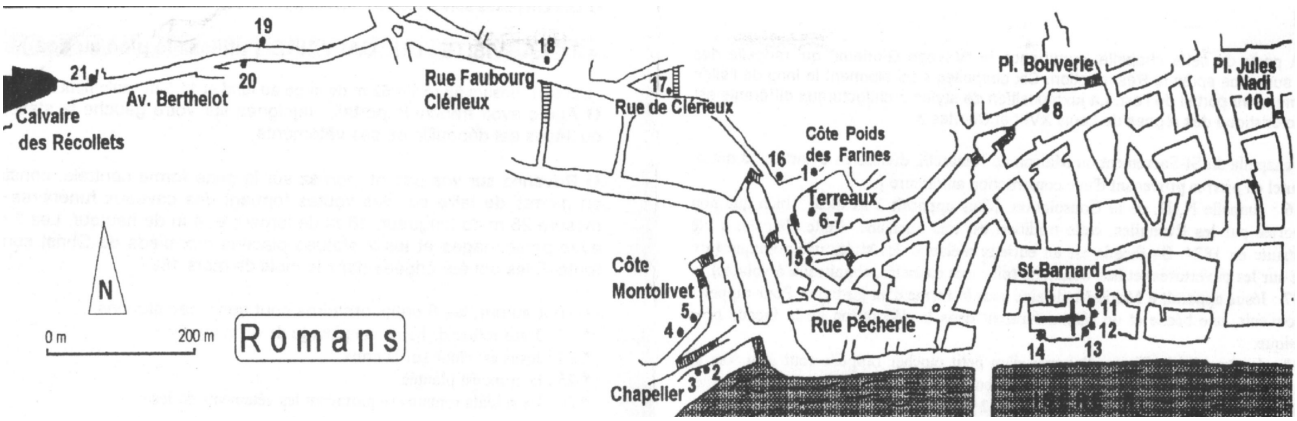
La garde du Calvaire est confiée à des Franciscains, une chapelle (l'actuelle église Ste-Croix) et un couvent leur sont construits. L'ensemble est achevé en 1522. A la suite de plusieurs miracles, le Grand Voyage devient un lieu de pèlerinage renommé.

Pendant les Guerres de Religions, les stations, le couvent et l'église sont détruits à plusieurs reprises par les Protestants. En 1612, les religieux Récollets se voient confier la restauration du calvaire et de son service.
Celui-ci, ainsi que l'église, sont de nouveau saccagés, en 1794, en pleine Terreur révolutionnaire, par une troupe de sans-culottes. Puis, laissé à l'abandon, l'enclos sert de cimetière jusqu'en 1812.

Durant les règnes de Louis XVIII et Charles X, la France redevient une terre de mission. A partir de 1817, le couvent abrite le Grand Séminaire diocésain et les Romanais décident de restaurer le calvaire et le pèlerinage. Les travaux sont achevés en 1820. Le Grand Voyage est alors définitivement constitué par 40 stations : 21 en ville et 19 dans l'enclos.
De 1820 à 1882, de riches familles romanaises font construire des chapelles funéraires qui servent aussi de stations. Le calvaire se pare d'essences sylvestres qui le transforment en cimetière romantique mais, à la fin du XIXe, Il est de nouveau laissé à l'abandon. Peu entretenue, la molasse utilisée comme matériau commence alors à se dégrader lentement.

A partir de 1905, l'ancien couvent abrite un hospice alors que la chapelle, après 1938, devient le coeur de la paroisse Sainte-Croix. En i942, pendant le Régime de Vichy qui prônait le retour aux valeurs catholiques, certaines stations sont ornementées de bas-reliefs moulés encore visibles aujourd'hui.

En 1967, l'association des Amis du Calvaire, prenant conscience de la valeur du site, entreprend les premières campagnes de débroussaillage. En 1986, après de longues démarches, le calvaire et les stations sont classés "Monuments Historiques". La restauration des chapelles et du calvaire est aujourd'hui supportée pour '1/2 par l'Etat, pour '1/4 par le département et pour 114 par la ville de Romans, sous la direction de l'Architecte en Chef des Monuments Historiques.



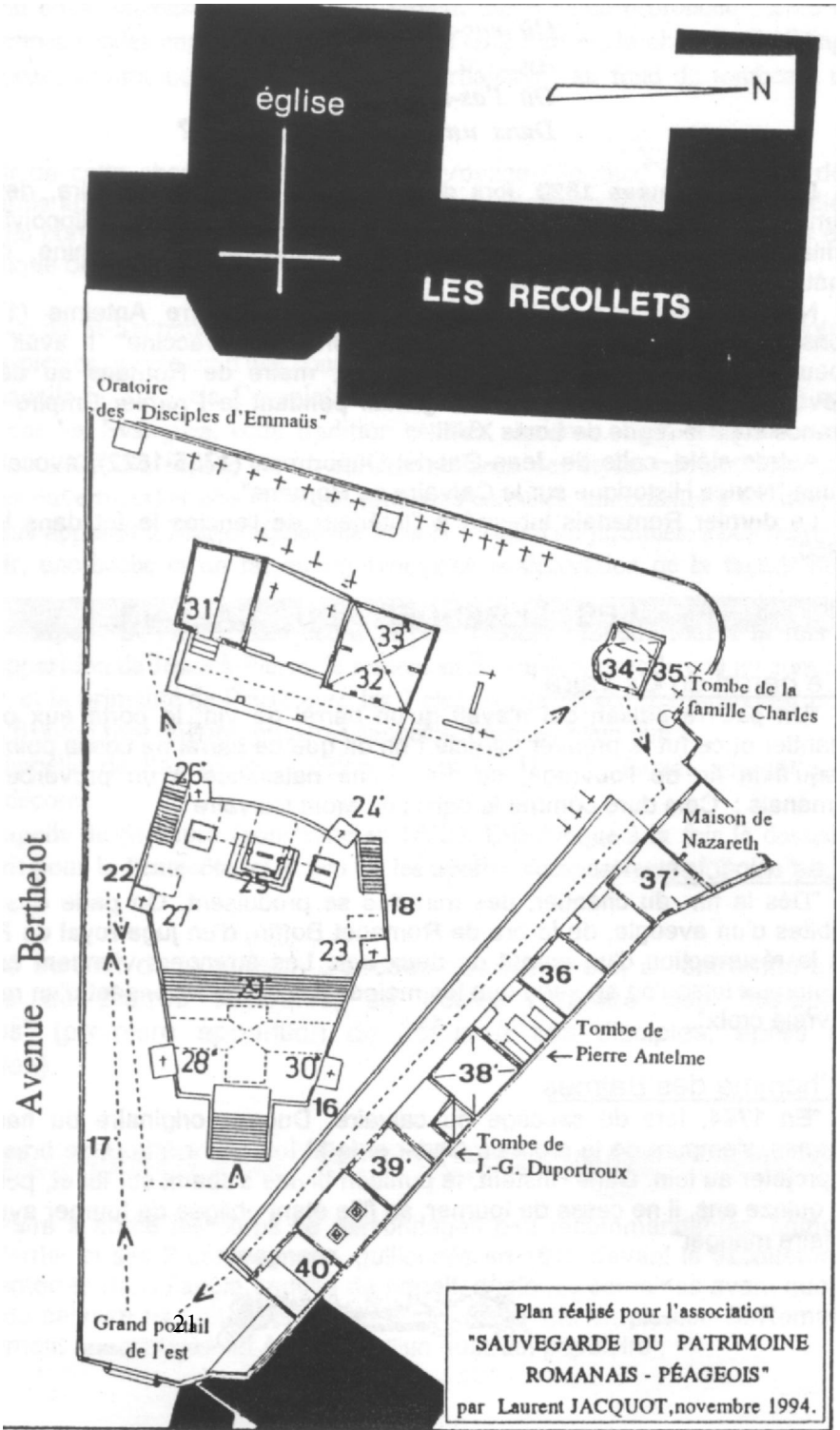
Les stations du "Grand voyage"

Aujourd'hui le visiteur ou le croyant peuvent s'imaginer à Jérusalem en suivant le cheminement ci -dessous:

- 1ère station, côte Poids des Farines: la Cène.
- 2 eme et 3ème stations, côte de Chapelier : le jardin de Gethsémani sur le Mont des Oliviers, Jésus se sépare de ses apôtres.
- 4, côte Montolivet : Jésus prie sur le Mont des Oliviers.
- 5, Montolivet (Mont des Oliviers) : Jésus est capturé par les Romains.
- [6 et 7, disparues]
- 8, rue J.-J. Rousseau : Jésus est interrogé dans la maison de Caïphe.
- 9, chevet de St-Barnard : Jésus est présenté à Ponce Pilate.
- 10, rue de la Banque: Jésus est emmené au palais du roi Hérode.
- 11, chevet de St-Barnard Jésus est flagellé sur ordre de Ponce Pilate.
- 12, chevet de St-Barnard Jésus est couronné d'épines.

A partir de la 13ème station commence le "Chemin de Croix".

- 13, chevet de St-Barnard : Jésus est condamné à mort.
- 14, St-Barnard, mur extérieur de la chapelle du St-Sacrement : Jésus condamné est chargé du fardeau de la croix, il chute pour la première fois.
- 15, rue Pêcherie : la douleur de Marie.
- 16, rue de Clérieux les filles et les saintes femmes de Jérusalem.
- 17, rue de Clérieux, Simon aide Jésus à porter sa croix.
- 18, sous la cascade de la Martinette, rue Fbg-Clérieux : Véronique essuie la face de Jésus.
- 19, av. Berthelot -. Jésus chute pour la 2 eme fois
- 20, av. Berthelot: Porte de Jérusalem, lecture de la sentence de mort.



- 21, av. Berthelot : Jésus chute pour la troisième fois.
Les chapelles suivantes se trouvent à l'intérieur du calvaire.
L'enclos mesure 65 m sur 52 m de large au fond et 11,5 m seulement à l'entrée. Après avoir franchi le portail, rejoignez sur votre gauche la station ,
- 22 où Jésus est dépouillé de ses vêtements.

Revenez sur vos pas et montez sur la plate forme centrale, construite en pierres de taille sur des voûtes formant des caveaux funéraires, elle mesure 25 m de longueur, 16 m de largeur et 4 m de hauteur. Les 3 croix avec personnages et les 2 statues placées aux pieds du Christ sont en fonte. Elles ont été érigées dans le mois de mars 1867.
Tout autour, les 6 petits oratoires sont aussi des stations:
- 23 Jésus refuse de boire un breuvage de vin et myrrhe.
- 24 Jésus est cloué sur la croix.
- 25 la croix est plantée.
- 26 les soldats romains se partagent les vêtements de Jésus.
- 27 les deux larrons.
- 28 Jésus donne sa mère à Jean.
- 29 les prodiges à la mort de Jésus.
- 30 Jésus est percé d'une lance.

Descendez le Golgotha par l'escalier sud.

31 : la chapelle N.-D.-des-Douleurs.
32 - 33 : la chapelle des Pleurs et de l'Onction où Joseph d'Arimathie et Nicodème embaumèrent le corps du Christ. C'est une vaste chapelle, divisée en deux parties, dont la façade est supportée par quatre colonnes.

Cette chapelle est le lieu de sépulture d'Amédée-Philippe du Vivier (1742-1811), conseiller au Parlement du Dauphiné, décédé au château de Mondi, il repose au ces de sa fenune, Marguerite, descendante de Romanet Boffin par sa mère. Marguerite fonde cette chapelle en 1821 et la donne à la communauté de Ste-Marthe créée en 1813 par leur fille Marie-Françoise. Leur deuxième fille, Françoise-Gabrielle est l'épouse de J.F. du Pina.

- 34-35 : la chapelle du St-Sépulcre où Jésus fut enseveli et ressuscita. C'est la construction la plus ancienne du calvaire. D'après la tradition, elle aurait été construite par Romanet Boffin, et épargnée lors des différents troubles. C'est une construction basse et massive, de 4 m de largeur sur 6 m de profondeur, avec de grosse colonnes rondes engagées. Elle est divisée en 2 parties, la chapelle de l'Ange et le Tombeau, communiquant par une porte surbaissée; au fond du tombeau, un autel.

A partir de cette chapelle, commence le "Voyage Glorieux" qui rappelle des faits survenus après la Résurrection. Six chapelles s'échelonnent le long de l'allée qui mène au portait de l'est. La juxtaposition de styles architecturaux différents est caractéristique des règnes de Louis XVIII et Charles X.

[chapelle du St-Sacrement ou Maison de Nazareth, divisée en 2 parties : à noter, un autel en pierres provenant d'une construction antérieure].

-36 : chapelle N.-D. de la Consolation. Jésus apparaît à sa mère : bien que non rapportée par les Evangiles, cette tradition est très ancienne. Cette chapelle a été construite en 1824. Sa façade est un curieux mélange des styles néogothique (arc brisé sur les ouvertures) et néoclassique (pilastres cannelés, chapiteaux à volutes).
- 37: Jésus apparait à Marie-Madeleine sous la forme d'un jardinier. Pour rappeler ce souvenir, une bêche et un râteau figurent dans la décoration de la façade néo-classique.
- 38 : la chapelle St-Pierre, flanquée d'un petit clocher rappelle tout à la fois la première apparition de Jésus à Pierre, le reniement de l'apôtre avec le coq au sommet du clocher, et la primauté de Pierre avec les 2 clefs sur la façade. La façade est néo-classique : fronton triangulaire, pilastres cannelés, porte en plein cintre.
- 39 : chapelle de l'Ascension (construite en 1824) à la façade néo-gothique richement décorée.
- 40 : chapelle du St-Esprit (construite en 1822). Elle évoque à la fois la descente du St-Esprit pour la Pentecôte, et le lieu où les apôtres composèrent le "Credo" de la foi chrétienne.

Adossé au mur de la maison d'accueil des Récollets, à l'extrémité sud de l'allée de pierres tombales, se trouve l'oratoire des "disciples d'Emmaüs" (première apparition de Jésus à ses disciples, après sa résurrections.

Les sépultures du calvaire

Le calvaire a abrité les corps de personnages peu recommandables, comme ceux de Perrier et ses 2 compagnons, guillotinés en 1812 devant le Jacquemart. Ils furent enterrés dans l'angle gauche du portail, quelques semaines avant que le cimetière du calvaire ne soit transféré sur le nouveau site du plateau St-Romain. Cet événement anecdotique fut à l'origine d'un quatrain populaire : *Où vas-tu donc Perrier,*
Avec ta tête coupée?
Où l'as-tu donc laissée:
Dans un coin des Récollets?

Dans les années 1820, lors de la reconstruction du calvaire, des notables romanais choisissent de s'y faire Inhumer, notamment Louis-Hippolyte Charles, brillant officier de Bonaparte, amant de l'impératrice Joséphine, décédé au chateau de Génissieux en 1837.

Notons aussi une stèle portant le nom de Pierre Antelme (1752-1825), conseiller municipal et auteur d'un "Rapport sur la vaccine". Il avait épousé la soeur de Claude-Pierre de Delay D'Agier, maire de Romans au début de la Révolution, président du Corps Législatif pendant le Premier Empire et Pair de France sous le règne de Louis XVIII.

Autres stèle, celle de Jean-Gabriel Duportroux (1755-1822), avocat et auteur d'une "Notice Historique sur le Calvaire de Romans".

Le dernier Romanais inhumé à l'intérieur de l'enclos le fut dans les années 1950.

Les légendes du calvaire

Le barral du Calvaire

"Un pauvre artisan qui n'avait qu'un barral de vin, le porta aux ouvriers du chantier et ce fut le premier miracle. On dit que ce barral ne cessa point de couler jusqu'à la fin de l'ouvrage, ce qui donna naissance à un proverbe populaire romanais: Cela dure comme le barral du Mont Calvaire".

Les miracles

"Dés la fin du chantier, des miracles se produisent. On parle des guérisons subites d'un aveugle, de la bru de Romanet Boffin, d'un juge royal de Romans et de la résurrection d'un enfant de deux ans. Les étrangers viennent encore plus nombreux lorsqu'on apprend que les moines Récollets détiennent d'un morceau de la vraie croix".

L'homme des Balmes

"En 1794, lors du saccage du calvaire, Ducros, originaire du hameau des Balmes, s'empara de la croix du Christ et la fit tournoyer à bout de bras, avant de la projeter au loin. Dans l'instant, la punition divine s'abattit sur lui et, pendant plus de quinze ans, il ne cessa de tourner, sa fille étant obligée de tourner avec lui pour le faire manger".

Profil de Romans en 1609.

Le pont vieux

Jusqu'au Xe siècle, le passage de l'Isère sur le site de Romans se réalise grâce à un gué qui est remplacé à cette époque par un bac, seul moyen de communiquer entre les deux rives.

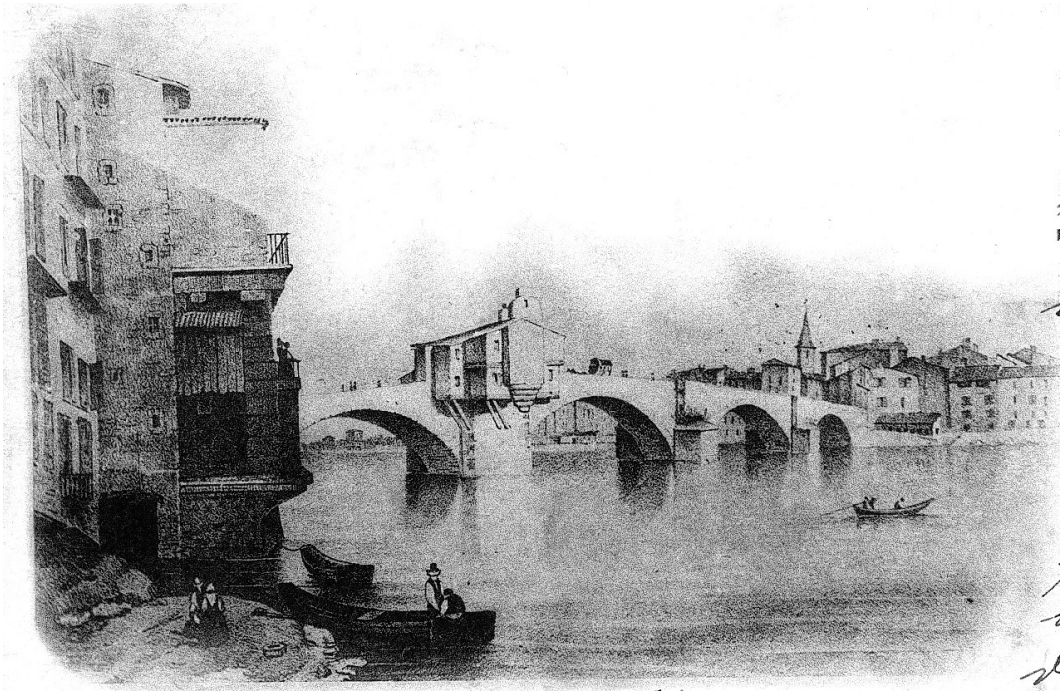
Le premier pont en bois remonterait à 1030. Dés sa construction, le chapitre de la collégiale prélève des droits de pontage »(au début du XXe s, se tenait encore à l'entrée du pont un "bureau de l'octroi'). Ceux qui ne veulent pas payer ce « péage » restent sur la rive gauche : ainsi naitra un 'bourg du péage".
Ce premier pont est emporté en 1219 lors d'une grande crue de l'Isère. En 1240, l'archevêque-abbé, Jean de Bernin le fait reconstruire avec des piles de pierre. Sur l'emplacement de la belle demeure située à l'entrée du pont, se trouvaient les maisons acquises par le Dauphin Humbert II vers 1342, en résidence à Romans. Il y séjourna régulièrement et y signa également le 14 mars 1349, l'acte transférant sa principauté du Dauphiné au royaume de France. Le nom de « quai Dauphin » rappelle cet évènement historique
Le premier ouvrage entièrement en pierre date de 1720 et comporte des "voutes de tuf et piles de granite ".
Le 28 mars 1814, il est miné par des éléments de l'armée française qui espèrent ainsi freiner la progression vers le sud des troupes autrichiennes victorieuses de Napoléon. Le Pont Vieux est élargi en 1856 lors de la construction des premiers quais (jusqu'à cette date, les maisons reposaient directement sur la grève) Les trottoirs des arches de l' ouvrage sont soutenus par une charpente en fonte typique du XIX ^{e} , une des arches est différente des trois autres car elle est le témoin des blessures de la Seconde Guerre Mondiale.

En juin 1940, les troupes allemandes déferlent vers le sud de la France. Le 19 juin le commandement français décide de replier les troupes sur la rive gauche de l'Isère, à Bourg de Péage. Le 20 juin, à 5 h, les artificiers français font sauter l'une des arches. Les Allemands ne franchiront pas l'Isère car l'armistice est signée le 22 juin. L'une des priorité est alors de rétablir les relations entre les deux rives. Une passerelle provisoire , réservée aux piétons, est installée alors que les travaux de restauration sont réalisés : le 23 juillet 1940, le pont est ouvert à la circulation automobile.

Le Pont Vieux souffre également des combats de la Libération. L'armée américaine débarque le 15 août en Provence et remonte la vallée du Rhône et libère Grenoble. Aidée par les maquisards, elle est rapidement aux portes de Romans. Le 29 août, les Allemands abandonnent Bourg de Péage et, pour couvrir leur retraite font sauter le pont à 6 h

L’arche est rapidement reconstruite telle que nous la voyons aujourd’hui.

Le Pont Vieux repose sur trois piles et comporte quatre arches, mesurant chacune respectivement 22,60 m ; 27,40 m et 25,50 m. Sa longueur totale est de 128 m et sa hauteur moyenne 9 m au-dessus de l’étiage. La chaussée avait primitivement 5 m de hauteur, et chaque trottoir 2,25 m. Au cours de ces dernières années pour les besoins de la circulation motorisée on a élargi la première au détriment des seconds.



Au quartier de la Presle : "les maisons des tanneurs "

Pour les Romanais, le quartier de la Presle est associé au souvenir des tanneurs qui ont laissé leur empreinte dans l'architecture des bâtiments, mais son histoire est plus ancienne que celle du travail du cuir.

Lorsque que le premier rempart est édifié vers 1170, il passe par les Terreaux, la rue Lanterne et aboutit à l'embouchure de la Martinette. Le quartier de la Presle est laissé à l'extérieur de la ville car c'est alors un vallon agricole sans bâtiment à protéger. Sur le plateau vivent des paysans (d'où le nom de "Pavigne") tandis que les rives humides de la Savasse permettent des pâturages (en latin , petite prairie, pelouse, se dit "pratulum" d'où la Prêle ou Presle).

C'est entre 1170 et les années 1300, siècle de grande prospérité pour Romans et pour toute l'Europe, que le quartier de la Presle voit s'établir des drapiers qui ont besoin d'eau, notamment celle de la "Martinette", et de bassins pour le rouissage des fibres textiles.
La Pavigne et St-Romain se peuplent également densément : ces trois quartiers se trouvent tout naturellement inclus à l'intérieur du second rempart construit vers 1355 pour protéger Romans contre les dangers de la Guerre de Cent Ans.

Les troubles et les pestes entraînent un ralentissement dans le commerce des "draps". En 1400, les drapiers disparaissent de la Presle et sont remplacés par les tanneurs et les mégissiers attirés par l’abondance des eaux et les bassins car la fabrication des cuirs exige plusieurs années de fosses. Les tanneurs se construisent des maisons adaptés à leur travail, celles que nous voyons aujourd'hui: l'Escalier "Josaphat" est également tracé à cette époque.

Pendant quatre siècles, la tannerie reste un artisanat destiné à la consommation locale avant la prospérité due aux Guerres de la Révolution Française et du Premier Empire mais au ><Vllle, le cours de la Martinette est dominé par les moulins.

La maison des tanneurs de la Presle est une construction très local, tant par son plan que par les matériaux utilisés (galets ,roulés, encadrement en molasse, linteaux en bois)- Une maison de tanneur, c'est à la fois un lieu de travail

et lieu d'habitation, elle est composée de plusieurs espaces, accolés ou distants, abritant chacun une partie du processus de fabrication "partie humide", séchage, tannage, pièce d'habitation.
Les tanneurs mettent aussi en commun des fosses et des ateliers. Ces maisons sont bâties en encorbellement sur le ruisseau de la "Martinette" qui baigne leur sous-sol. A l'étage supérieur, sont ménagées de grandes galeries à claire-voie ouvertes à tous les vents et qui servent de salles d'étendage.

Vers 1880-1890, les tanneries bénéficient de l'élan prodigieux de l'industrie de la chaussure mais, se trouvant à l'étroit à la Presle, elles commencent à essaimer vers la périphérie, à la recherche d'espace, et vers la gare car les échanges s'intensifient. C'est le cas des tanneries Roux fondées à la Presle en 1803 par Joseph-François Roux. En 1897, l'affaire se scinde en deux, le premier fils Ulysse s'installe dans l'actuelle avenue Duchesne, le second, Emile, avenue Bruno Larat.
Vers 1900, un témoin de l'époque nous décrit Presle comme un quartier mort :
" (..) */a tannerie a transporté dans la haute '/le ses vastes usines éclairées à l'électricité., bruissantes de la rumeur des courroies et du fracas des marteaux. Voilà pourquoi, maintenant, c'est la solitude le long des ruisseaux où trempaient les peaux, le silence dans les maisons surmontées de leurs étendoirs vides d'où pendent des toiles épaisses d'araignées; dans les rues tordues et mal pavées, l'humidité et la tristesse (..)* ".

Après la Seconde Guerre Mondiale, la Savasse est progressivement recouverte, les constructions insalubres détruites. Aujourd'hui, seules quelques maisons de tanneurs ont été préservées - regardez-les! et n'oubliez pas, que, pendant cinq siècles, des générations de Romanais travaillèrent et vécurent en ces lieux où les seuls maîtres étaient l'humidité, le froid et le vent.

Le ruisseau de la Martinette

Les origines de la Martinette sont à rechercher ,dans les décennies qui suivent la fondation du monastère bénédictin par Bamard vers 837. Les premiers moines, fidèles à leur mission de pionniers, se mettent à déboiser la plaine entre l'Isère et les collines. Vers 940, ils commencent à creuser des canaux pour amener, de Peyrins à leur monastère, les eaux de la grande et de la petite « Chorache » et d'une dérivation de la Savasse, lesquelles sont réunies en un seul cours d'eau dénommé, à partir du XVe, « Martinette ». En effet, sur les bords de ce ruisseau est installé, à partir de 1456, un « martinet à papier », bâtiment toujours visible au dessus de la cascade de la Martinette, sur la place de l'Eperon.

Les moines installent des moulins sur le ruisseau. L'un d'entre eux, avec sa vanne et son canai de dérivation, existent toujours, dans le quartier de la Sylla. Les eaux canalisées sont cependant sans cesse disputées entre les

Romanais et les seigneurs de Peyrins, maîtres des terres qui s'étendent jusqu'au pied des remparts de la villes. Pour mettre un terme aux querelles, il est convenu, en 1222, que « les deux tiers des eaux venant de Peyrins seraient toujours dirigés vers les moulins de Romans, que l'autre tiers serait réservé pour l'arrosage des près de Peyrins ».

A partir de 1494, et jusqu'au début du XXe , il est défendu aux meuniers de Peyrins et aux fermiers de Chalaire de *«prendre les eaux, si ce n'est le samedi, à soleil couchant, jusqu'au lundi à soleil levant».* Cependant, les riverains continuent à entraver le cours du ruisseau ou à ne pas le purger de ses alluvions, ce qui entraîne des débordements. Des experts proposent, en 1566, de donner aux « *deux Choraches, une largeur de 8 pieds »* en *« ôtant et coupant les empêchements qui avait été mis à la liberté des eaux* ». La sécheresse elle-même peut rendre le débit insuffisant et ntraîner l'arrêt des moulins, par exemple le 5 septembre 1724.

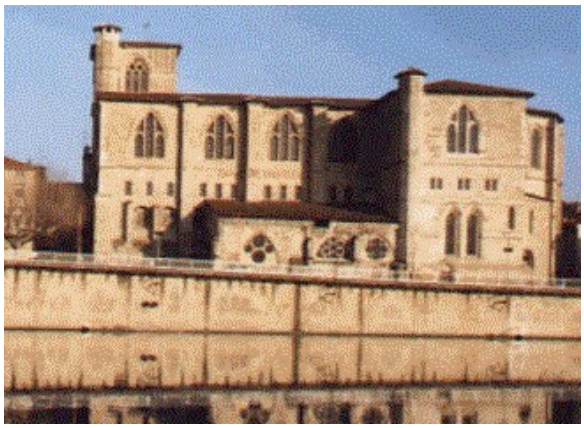
Cependant, ces ordonnances sont peu respectées. Au début du XIXe , un témoin note que « *ceux qui détournentles eaux, sans titre ou sans possession légale commettent une usurpation clandestine ! si chaque riverain pouvait prendre, même un simple filet d'eau, pour arroser son terrain ; bientôt, il n'en resterait point pour les usines et pour les habitants de Romans ».*

En effet, malgré ses impondérables, la Martinette attire sur ses berges d'autres activités industrielles utilisant l'eau comme énergie. En 1897, Emile Roux installe sa tannerie sur les bords du ruisseau : elle s'y trouve encore aujourd'hui.
En aval de la tannerie, la Martinette franchit l'ancien lit de la Savasse à proximité des immeubles « Stella » et « Méditerranée » par un aqueduc de 45 m de longueur sur 6 m de hauteur, construit à la fin du XIXe , et constitué, par 5 arceaux en tuf.

Entre la cascade de place de l'Eperon et l'Isère sont établis, aux XIe -XIIe des moulins à blés, à huile de noix, des teintureries ; puis, à partir du XVe , des tanneries, des mégisseries et enfin des «usines à soie». Aujourd'hui, le ruisseau, recouvert par la chaussée, court sous la côte des Masses avant de passer sous le moulin de Monsieur Ferrier, puis traverse la rue Faubourg-de-Clérieux. Pendant des siècles, la Martinette fit tourner le moulin qu'Isidore Gruel exploita à partir de 1894 ; devenu moulin Clément, il est détruit au milieu des années 1960.
La toute dernière illustration de cette époque révolue est une roue de fonte encore en place, à l'angle de la rue Fontesort et de la place de la Presle, dans l'ancien moulin acquis au XVe par famille de Gillier. L'hôpital en devient. propriétaire au XVIIIe et le conserve jusqu'en 1849

L'architecture « romane » (XIIe – début XIIIe)

L'architecture « gothique » (fin XIIIe - XIVe)



L'architecture « gothique flamboyant » (vers 1450 – 1540)

XVe

Fin XVe

Fin XVe – début XVIe

Fin XVe – début XVIe

Début XVIe

L'architecture « seconde Renaissance » et « classique »

(vers 1600 – 1700)

Début XVIIe

Fin XVIIe

Début XVIIe

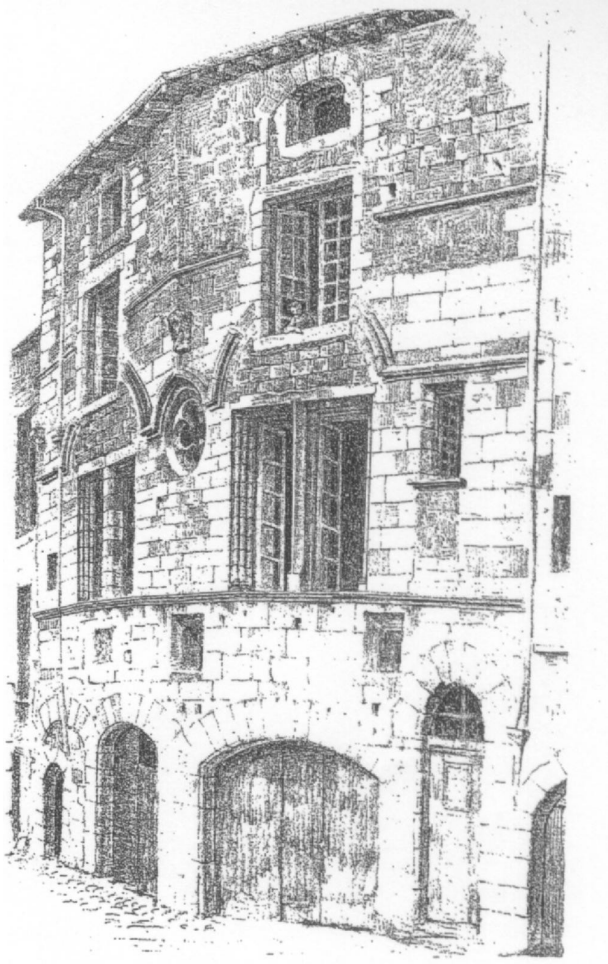
L'architecture « rococo » (règne de Louis XV)

La « maison du mouton : six siècles d'histoire et d'architecture

La rue du Mouton, tracée au XIIe ou au XIIIe , est l'une des plus anciennes de Romans et elle fut habitée par des familles de notables jusqu'au XVIIIe . Aujourd'hui, grâce à un pavage de dalles en granit, un premier pas vers un renouveau esthétique de cette vénérable rue est franchi. Elle aboutit à la place Maurice Faure dénommée, jusqu'au milieu du XIXe , place du Marché. En latin "marché" se dit "nundinae" et tout naturellement, jusqu'à la Révolution, la rue du Mouton s'appelle « rue Naudin, Naudine ou Nody » . Elle apparaît déjà sous ce nom en 1366.

Sa dénomination actuelle vient de l'un des hôtels particuliers qui la bordent, la "Maison du Mouton", dont la façade en molasse du rez-de-chaussée et du premier étage a été construite au XIIIe .
Le rez-de-chaussée présente deux portes cochères qui s'ouvraient sur des remises et des écuries éclairées par deux ouvertures tournées vers le ciel. Ces deux portes sont flanquées de chaque coté d'une porte de dimensions plus modestes, dont l'une, celle de droite, donne accès à une montée d'escalier.
Le premier étage était éclairé, à l'origine, par deux fenêtres "ogivales" à colonnettes surmontées d'une archivolte; remaniées au XVIe , elles sont divisées par des meneaux. Entre ces deux fenêtres est percée une petite rose à quatre lobes autour de laquelle se profile l'archivolte. Au dessus se détachait une tête du mouton sculptée, aujourd'hui effacée (d'où le nom de la maison), qui pouvait être l'enseigne d'une auberge, d'une hôtellerie, ou rappeler la profession de drapier du premier propriétaire.
Le second étage, de construction plus récente, a été pris en partie sur l'étage inférieur. A gauche, un bec de corbeau devait recevoir une des poutrelles ou consoles qui soutenaient l'avant corps de la toiture primitive.

Le premier habitant connu de la maison est Jean Raymond Merlin, un barbier, qui, après avoir assassiné son associé, obtient, en mai 1381, des lettres de grâce du Roi-Dauphin Charles VI. Aux XVIIe - XVIIIe , elle est la propriété de la famille Milliard, famille de notables qui donna à Romans des avocats et un député du Dauphiné aux Etats Généraux de 1576.
A partir du milieu du XIXe , la composition socioprofessionnelle du quartier se modifie ; les familles aisées s'établissent entre Jacquemart et la gare et laissent aux classes populaires le vieux centre. La maison du Mouton est alors habitée par des ménages ouvriers. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, son occupation devient irrégulière :depuis maintenant plusieurs années, c'est un triste bâtiment vide à la façade noirâtre qui accueille les promeneurs.
Fort heureusement en décembre 1982, la façade et la toiture sont classées à " l'inventaire Supplémentaire des monuments historiques". Une divergence de point de vue entre le propriétaire et les responsables des monuments historiques bloque les travaux de restauration.



Pl. III. — Maison du Mouton

Le Jacquemart de Romans

Plus d'une cinquantaine de villes en France et en Europe ont possédé ou possèdent encore un de ces automates marteleurs. De tous ceux qui subsistent, le jacquemart de Romans est le plus grand, avec sa haute stature voisine de 2,60 m et aussi l'un des plus anciens : installé en 1429, il compte seulement parmi ses aînés les Jacquemart de Dijon et d'Orviéto (Italie).

Tout commence au début du XVe. A Romans, principale cité du Dauphiné, l'autorité est exercée à la fois par le chapitre de la collégiale Saint-Barnard et les "consuls", représentants du Roi-Dauphin.
C'est à cette époque que les consuls décident de doter leur ville d'une horloge à automate qui doit notamment défier les chanoines et le clocher de leur collégiale. Pour les marchands-drapiers romanais (l'industrie drapière romanaise atteint alors son apogée) c'est aussi un moyen de mieux contrôler le temps de travail de leurs salariés.

Quelques dates importantes de l'histoire du Jacquemart de Romans

1370 :première horloge publique avec un poids pour moteur, elle est placée sur la tour du Palais de Justice à Paris.

1377 : premier automate marteleur installé à Valenciennes.

1429 (2 mars) : à Romans, inauguration d'un Jacquemart frappant sur une cloche. L'ensemble a ' été installé dans une des portes-fortifiées de la première enceinte devenue inutile. Cette porte-fortifiée en molasse a été surélevée par l'adjonction d'étages en tuf

1453 (10 novembre) : lettre du Dauphin Louis autorisant des ouvertures dans la tour pour accéder plus facilement à l'horloge.

1472 : le roi Louis XI impose la sonnerie de midi dans son royaume.

1545 : fonte d'une nouvelle cloche (encore en place aujourd'hui).

1625 : réfection totale de la tour; le 11 septembre, pour la première fois, le bonhomme frappe les heures la nuit.

1757 : révision due à Léonard Quinson.

1794 (26 janvier) : en pleine Révolution, la fleur de lys de la flèche est remplacée, non sans mal, par un "Bonnet de la Liberté" .

en 1797 (comme en 1806), la tour n'abrite qu'une seule cloche (celle de 1545).

1826 : "la tête de Jacquemart, compris la couture" est refaite, son uniforme de "Lancier polonais" trop napoléonien est certainement remplacé par un costume de "troubadour" en petite veste et en chapeau rond et plat.

1835-1836 : destruction de la prison Montségur à laquelle était accolée depuis toujours la Tour Jacquemart, la place ainsi dégagée permet l'établissement d'un marché aux ânes et aux chevaux.

1846 (19 décembre) : devis " *... pour faire la tête de Jacquemard compris la coiffure ...* ", le bonhomme est alors revêtu, semble-t-il, de l'uniforme *de "Gendarme"* et se trouve coiffé d'un grand bicorne.

1867 (août) : sur la plus ancienne photographie de la tour sont visibles deux cloches, celle de 1545 et une des cloches "médiévales".

1875 : la tour abrite trois cloches (celle de 1545 et les deux cloches "médiévales", le bonhomme est réparé pour devenir *"Grenadier de la République"* (?).

1882-1883 : la tour est profondément remaniée ainsi que ses abords, le mécanisme d'horloge de 1429 est remplacé; quatre cadrans transparents éclairés par des becs de gaz permettent de lire l'heure dans l'obscurité- une méridienne est posée sur la face sud, un baromètre sur la face nord, ce dernier est toujours en place.

L'élancement de la tour est affiné, portant sa hauteur à 37 mètres.

avant 1903 : électrification de l'horloge.

1905 : la tour abrite quatre cloches.

vers 1910 : Jacquemart endosse l'uniforme des *« Volontaires de 1792 »*

1948 (7 novembre) : Jacquemart est descendu puis remplacé par un nouvel automate (il est aujourd'hui au musée). La chanson en patois romanais "Sian lous ména" est jouée sur les quatre cloches.

1963 : la tour est classée à "l'inventaire Supplémentaire des Monuments historiques".

1967 (5 février) : Jacquemart est promené en ville après avoir subi une "cure de jeunesse", vers 17h, il est hissé au sommet de sa tour dont la hauteur est portée à 37 m. Le mécanisme de 1883 est remplacé : des quatre cloches, seule celle de 1545 est laissée en place, les 3 autres (dont les cloches "médiévales") sont descendues, elles sont aujourd'hui au musée.

1995 (mars) : les cadrans et le bonhomme sont repeints, le système d'éclairage est modifié.

De l'extérieur.

La tour est un bâtiment carré de 6,20 ni de côté et de 37 ni d'élévation dont 16 ni pour le campanile et la flèche. La partie inférieure est une des 5 portes fortifiées de la première enceinte de la ville, construite à partir de 1132. Cette porte est en grès tendre appelé localement "molasse". On voit encore l'ouverture de la face sud, tournée vers la ville, et celle de la face nord, d'où partait la route vers Vienne. Les faces est et ouest étaient accolées au rempart.

Après la construction de la seconde enceinte, la porte est devenue inutile. En 1422, elle est choisie pour constituer la base de la future horloge. Pour que celle-ci soit visible de toute la ville, la porte est rehaussée de 10 m avec des murs en pierre locale, légère et bon marché, le tuf, puis l'ensemble est surmonté du campanile et de la flèche.

Les six "clefs" visibles sur chaque face ont été installées en 1883.

La toiture et la flèche datent de 1967, comme les cadrans en fer forgé, repeints en mars 1995.
Depuis 1883, la porte d'entrée (face nord) est surmontée d'un baromètre, la base de la tour entourée d'une grille et d'un jardinet de 17 ni de côté, soutenus par un muret en calcaire de Crussol. Le Cygne-Fontaine a été placé en 1857, il est alimenté par de l'eau souterraine provenant de Peyrins.

L'intérieur.

En entrant dans la tour, levez les yeux pour voir la voûte de la porte médiévale et les rainures marquant l'emplacement de la herse. La surface du rez-de-chaussée est très réduite à cause d'un puissant contre-mur de 2 *ni* d'épaisseur qui renforce le mur sud pour assurer la solidité de la tour.
L'accès aux étages se fait par un escalier de bois, de "97 marches", installé en 1883 : il tourne autour d'un espace fibre par où descendaient, jusqu'à électrification, suspendus par de gros cordages, les trois contrepoids de l'horloge.
Le premier palier correspond au chemin de ronde du premier rempart. Le deuxième dessert la petite pièce où se trouve un clavier permettant de jouer sur le carillon. Du troisième, on accède, par une échelle, au campanile.
Celui-ci est constitué par une magnifique charpente et un plancher installés en 1883, témoin du savoir-faire de cette époque. Dans un coin, un bruyant système d'engrenages, de poulies et de chaînes, entraime le pivotement du bonhomme placé au dessus, à l'extérieur.
Enfin, une très étroite échelle mène à une petite trappe qui s'ouvre directement sous la grosse cloche. Gare aux imprudents qui s'y trouvent lorsque le Bonhomme frappe les heures ! Et attention au vertige ! Mais la vue sur Romans est "imprenable" !

Etymologie de «JACQUEMART »

Les "jacques", ancien sobriquet du paysan français, étaient vêtus au XIVe- XVe de la "jaque", veste tombant au genoux et reserrée à la ceinture (alors que la noblesse adoptait un vêtement plus court et plus luxueux, le pourpoint). L'automate, sculpté et habillé grossièrement, fut comparé à ces paysans portant ce vêtement démodé et reçut le même sobriquet.Dans le nord de la France où furent installées, à la fin du XIVe , les premières horloges à automate, la forme dialectale de "jacques" est "jacqueme". Au fur et à mesure que ce type d'horloge était diffusé vers le sud, le terme désignant l'automate l'était aussi : "jacqueme" en Picardie devint au XVe "jaiquemar" en Bourgogne, "jacama" en Auvergne, "jacquama" ou "jaquemart" à Romans, "jacomart" en Provence. Les Romanais ne sont donc pas à l'origine du terme "Jacquemart" mais ils l'ont très rapidement adopté, bien avant 1453.

Les deux cloches « médiévales » de la Tour Jacquemart(aujourd'hui exposée au Musée, dans la salle du marché romanais)

Au moment de son inauguration, la tour comptait, semble-t-il, une seule cloche. Refondue en 1545, elle retrouva sa place près du bonhomme; depuis elle en est la fidèle compagne. Les deux autres, présentées au musée, sont jumelles et ont une histoire des plus mystérieuses.
L'une d'elle est visible sur la plus ancienne photographie de la tour, en 1867 mais elles sont décrites et signalées pour la première fois au sommet de la tour en 1875. D'après certains documents d'archives, elles furent installées auprès du bonhomme dans la première moitié du XIXe .
Leur origine est inconnue mais, en raison des inscriptions religieuses qu'elles portent, en latin et en lettres gothiques, elles proviennent d'un édifice religieux et datent du milieu du XIVe . Elles furent descendues en 1967, lors de la rénovation de la tour.
Leurs dimensions sont identiques : 0 m 60 de hauteur sur 0 m 67 de diamètre de base. L'une porte l'inscription : *"XPS vincit XPS regnat XPS imperat XPS nos custodial Amen"* (Christ triomphe, Christ règne, Christ ordonne, que Christ nous protège, Amen). Sur l'autre est gravée *"XPS rex vincit in pace Deus homo factus est et nos salvet Amen"* (Christ-roi vient en paix, Dieu s'est fait Homme et qu'il nous sauve, Amen).

Ces deux cloches, ainsi que celle encore en place dans la tour, ont été classées "Monuments Historiques" dès 1905.

Le musée de la chaussure ancien couvent de la visitation

L'ordre de la Visitation établi dans ce couvent en 1632 reste un ordre contemplatif jusqu'à la Révolution. Les religieuses doivent alors quitter Romans. Elles ne retrouvent leur couvent qu'en 1802 et se consacrent à l'éducation des jeunes filles jusqu'en 1906. Le bâtiment devient alors pour quelques décennies un établissement scolaire laïc.
Le musée de la Chaussure, l'un des plus riches d'Europe, présente 2000 pièces provenant de tous les continents et couvrant 4000 ans d'histoire de la chaussure : sandale égyptienne, chaussure à la poularde médiévale, botte de mousquetaire du roi, mocassin d'indien, brodequin de samouraï, chaussures de Chine, de Laponie, d'Afrique. etc… Le musée s'ouvre aussi à la création contemporaine grâce aux dépôts réguliers des nouvelles collections.

En 1630, ce château est la propriété de François de Gaste. Ses filles, très pieuses, souhaitent ardemment embrasser la vie religieuse et fonder une communauté monastique suivant les règles de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie. Cette ordre contemplatif a été fondé quelques années auparavant par Saint François de Sales et Sainte Jeanne de Chantal.
François de Gaste approuve le dessein de ses filles et offre son château, en 1632, pour l'établissement du couvent qui reçoit sept ans plus tard la visite de Sainte Jeanne de Chantal. En 1666, Louis XIV adresse les lettres approuvant cet établissement.
Les vocations se font de plus en plus nombreuses. De nouvelles constructions sont nécessaires, la chapelle est solennellement consacrée le 23 août 1667. Au XVIIIe , la communauté se maintient dans une relative aisance, profitant notamment des largesses de Marie Leczinska, reine de France et femme de Louis XV.

La Révolution met fin aux ordres monastiques en septembre 1792, les religieuses doivent abandonner le couvent qui est cédé aux hospices de la ville.
Avec le 1 er Empire, les relations entre l'Etat et l'Eglise catholique se normalisent. En 1806, la communauté se reconstitue légalement et toute l'aile nord est affectée à un pensionnat de jeunes filles. Celui-ci connaît un tel succès qu'il nécessite, de 1854 à 1858, d'importantes constructions complémentaires. Sont alors édifiés le corps central du bâtiment actuel et l'aile sud, le long de la rue Saint-Just. Des jardins spacieux sont aménagés et les trois ailes sont agrémentées par une élégante galerie sous arcades.
Le couvent poursuit sa mission d enseignement jusqu'en 1903 date à laquelle le pensionnat est fermé. En 1905, les lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat entraînent la fermeture du couvent. Le 6 mars 1906, les "Dames de la Visitation" sont expulsées par la force et se replient en Italie.
Les bâtiments deviennent la propriété de la ville dans lesquels sont aménagées les classes d'une école supérieure de jeunes filles, provisoirement remplacée par un hôpital durant la guerre de 1914 - 1918. Après la Seconde Guerre Mondiale, les locaux hébergent les élèves du collège incendié par les Allemands, et cela jusqu'à l'inauguration du futur Lycée Albert Triboulet, en 1954
A la fin des années 1960, le couvent échappe de peu à la destruction, il est alors choisi pour abriter les premières collections du jeune musée de la chaussure. Depuis 1978, les bâtiments sont inscrits à "l'inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques"- leur restauration, et les aménagements des salles d'exposition, sont, tout naturellement depuis 25 ans, la priorité budgétaire de la ville.

Saint-Just: du couvent à l'école laïque

Tout commence en 1349, lorsque le Dauphin ayant cédé le Dauphiné au roi de France fonde à Saint-Just-de-Claix, une abbaye à l'intention de sa mère, Béatrix de Hongrie. L'abbaye tombe rapidement sous la protection du roi de France; les religieuses sont alors soumises à des règles moins strictes et deviennent "chanoinesses". Après sa mort, en 1354, la Dauphine est inhumée dans le couvent. Au XVIe , lors des Guerres de Religion, l'abbaye est incendiée en 1562 par les Protestants.En 1575, les chanoinesses décident de s'installer à Romans et achètent un terrain appartenant à Félix Guigou dans le quartier appelé à l'époque "Beauséjour". Elles font édifier un premier bâtiment afin de s'y retirer.

A la fin du XVII ^{e}, sous le règne de Louis XIV, Claudine Marnais de Saint-André, 17e abbesse de St-Just de 1677 à 1716, fait construire le bâtiment actuel. Aujourd'hui encore, il est possible de voir son blason, rue St-Just, au-dessus de la porte principale. En 1680, les restes de Béatrix de Hongrie sont placés dans la chapelle du couvent.
Comme tous les ordres religieux, celui des chanoinesses de St-Just est supprimé au moment de la Révolution Française et les bâtiments sont cédés, en 1793, à l'administration des hospices. Pendant la Terreur de 1794, ils servent de prison pour l'internement des "suspects". En 1798, les parties jouxtant la rue Bistour deviennent caserne; la partie proche du couvent Ste-Claire est remise en 1804 à la congrégation du St-Sacrement qui y établit sa maison-mère.

Cet ordre religieux se voit assigner trois tâches par les autorités : le service des hôpitaux, les secours à domicile et la tenue des écoles; et reçoit, en 1817, la partie jusque là occupée par la gendarmerie qui doit déménager. Au cours du XIXe , la congrégation accroit son influence et fonde de nombreuses "maisons", en France, et dans le monde.

En 1905, la loi de "séparation de l'Eglise et de l'Etat" met un terme à ce développement : les soeurs du St-Sacrement doivent transférer leur "maîson-mère" à Valence. C'est le décret du 15 janvier 1906 qui leur enlève les bâtiments, rue Saint-Just. Le 23 juin, les soeurs malades et leurs infirmières sont transportées à la maison de l'Arnaud; ce qui enlève à la communauté 45 religieuses. Le 30 juin 1906 expire le délai consenti par le gouvernement pour l'évacuation.

Depuis 1909, une partie des bâtiments abrite une école laïque, maternelle et primaire qui prend le nom d'école Saint-Just. L'année suivante, les restes de Béatrix de Hongrie sont transférés dans l'église St-Nicolas. En 1942, les locaux donnant sur la rue Bistour sont affectés à la brigade de gendarmerie de l'avenue Duchesne.

Avoir conservé le nom d'un couvent pour dénommer une école primaire laïque peut apparaître surprenant aux yeux de certains. Mais ne s'agit-il pas tout

simplement d'une forme de tolérance ?

Romans en 1789

Le destin tragique de Lally-Tollendal

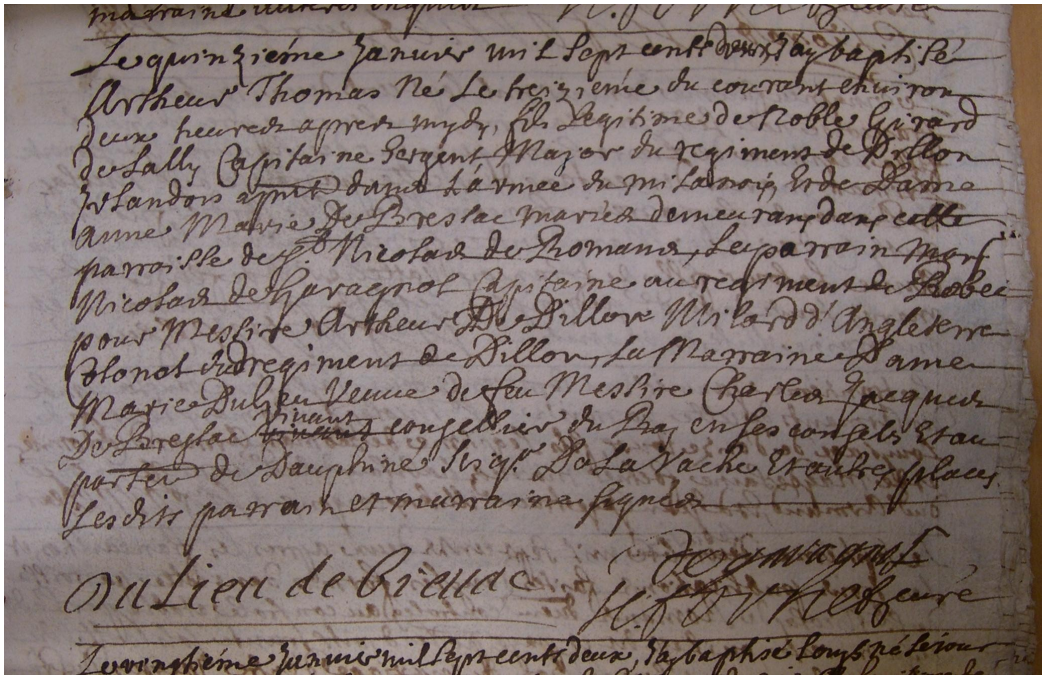
La place Lally-Tollendal est située au carrefour de la rue Mathieu-de-la-Drôme et de la côte des Cordeliers. Cette petite place a été aménagée en 1701 à l'occasion de la visite, à Romans, des petits-fils de Louis XIV, les ducs de Bourgogne et de Berry. Elle fut tout naturellement baptisée «place des Princes». Ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle qu'elle prend son nom actuel.

Thomas-Arthur, comte de Lally, baron de Tollendal, est un personnage qui appartient bien davantage à l'Histoire de France qu'à celle de Romans car sa naissance dans notre ville n'est, en réalité, qu'un « accident » de l'Histoire.
Le père de Thomas-Arthur, Sir Gérard Lally, était un riche gentilhomme irlandais, partisan du roi d'Angleterre, catholique Jacques II. Il suivit le monarque déchu dans son exil français lorsque ce dernier est chassé par ses sujets protestants, en 1688.
En 1701, le régiment que commande Sir Gérard prend ses quartiers d'hiver à Romans. L'Irlandais épouse à cette occasion Anne-Marie De Bressac, veuve de Philippe Du Vivier, président de la Chambre des Comptes du Dauphiné. De cette union naît le 13 janvier 1702 Thomas Arthur, baptisé le surlendemain dans l'église Saint-Nicolas. L'enfant passe certainement les premières années de sa vie à Romans, dans l'hôtel que sa mère possède à l'angle de la rue du Puy et de la rue Saint Nicolas, aujourd'hui Hôtel de Gillier-Lally. Son père est absent, parcourant l'Europe au gré des guerres de Louis XIV. Anne-Marie de Bressac meurt à Paris en 1708. Sir Gérard décide d'appeler auprès de lui, sur les champs de bataille, son fils alors âgé de 6 ans. Thomas Arthur, à notre connaissance, ne revient jamais à Romans, il vend l'hôtel de la rue du Puy, vers 1730.

La carrière militaire est des plus brillantes. A de nombreuses reprises, il participe à des tentatives infructueuses de rétablissement d'un roi catholique sur le trône d'Angleterre. En 1745, il est un des héros de la bataille de Fontenoy contre les Anglais (« Messieurs les Anglais ! Tirez les premiers »). En 1748, il est promu général avant de recevoir, en 1756, grâce au soutien de la Marquise de Pompadour, le titre de « Gouverneur des Possessions françaises des Indes», alors que cette colonie est convoitée par les Anglais. Le drame se joue en 1761 lorsque Lally-Tollendal, assiégé avec 500 de ses hommes, dans Pondichéry, choisit de se rendre aux Anglais forts de 3000 soldats et 14 vaisseaux de ligne. Notre homme est cependant libéré et rentre en France pour se justifier : décision malheureuse.
Accusé d'avoir trahi Louis XV, il est enfermé à la Bastille puis condamné à mort. Le 9 mai 1766, le «traître» est décapité sur la place de Grève, face à l'Hôtel de Ville de Paris.

L'histoire de Lally-Tollendal n'est cependant pas terminée. Son fils, Trophime-Gérard, entreprend un recours en réhabilitation. Sa conviction dans le droiture de son père lui permet d'obtenir le soutien de Voltaire. En 1778, Louis XVI casse le procès : le courage du Gouverneur des Indes et sa fidélité à la couronne de France sont enfin reconnus.

Au début de la Ille République, Lally-Tollendal devient le symbole de l'arbitraire de la monarchie absolue, et le combat de son fils, celui de la lutte pour la justice. Le 18 février 1882, la municipalité républicaine de Romans mené par François Pouzin débaptise donc la « place des Princes » qui rappelle une époque détestée et lui donne le nom de « Lally-Tollendal » qu'elle a conservé depuis.



Acte de baptême de Lally-Tollendal

Bligny, Histoire du Dauphiné, Privat, Toulouse.

Généralités
J. Bouvier -Les vieilles rues du vieux Roman, janvier 1941
U. Chevalier - Histoire des rues de Romans 1900
Delacroix - Romans et Bourg-de-Péage avant 1790, 1897
M. Dochier -Mémoires sur la ville de Romans, 1812
P.Thomé de Maisonneuve- Histoire de Romans 1ère partie 1937, 2 nde en 1942
L. Vinay Essai sur les monuments et les anciens édifices de Romans 1903

St Barnard et Recollets
Amis de St-Barnard -St-Barnard - Romans sur Isère, 1985
Amis de St-Barnard -La Tenture brodée du Mystère de la Passion, juin 1990
1788-1888 : l'Assemblée commémorative des Etats du Dauphiné Descendants des députés de Romans 1889
Père Enfantin -Pèlerinage au Calvaire de Romans 1843
Sauvegarde du Pat rimoine .-Le Grand Voyage et de la Calvaire de Romans en Dauphiné , avril 1998
P. Thomé de Maisonneuve Les tentures de l'église de St-Barnard 1930 ?

Révolution
P. Amblard-Dedelay d'Agier (dans bibliothèque A.S.P.R.P.) fév 2002
J. Bouvier -Le clergé de Romans pendant la Révolution française 1945
Compagnie Oil Nu -La Citoyenne Jullien (texte de la pièce de théâtre), 2002
P. Conard La peur en Dauphiné 1904
P. Doyon Le baron de Gillier 1915
J . Egret -Les derniers Etats du Dauphiné Romans 1788-1789 janvier 1942
M. Lety Jullien de la Drôme 1904

Autres
Les différents de la monnaie de Romans R. Vallentin 1894
Maurice Faure- Le voyage de Léon Gambetta dans la Drôme 17-18 sept 1908
Historique du 75° RI Imp. Berger-Levrault ~1920
"C'est Romans" Revue locale, fév 1930
P. Ronin -L'apostolat de Jules Nadi 1933
M. Chassaigne -Le comte de Lally mai 1938
E. Le Roy Ladurie -Le Carnaval de Romans, 1979
Ph. Venault _Un soulèvement populaire Romans 1580, fév 1979
Quelques pages d'histoire romanaise (Hôtel de Clérieux) 1° trim 1984
La Tannerie romanaise Annie Roche 4° trim 1984
Vieilles maisons françaises n°118 Drôme 3° trim 1987
V. Chomel -Dauphiné-France, de la principauté à la province nov 1999
Cl. Rixte -Textes et auteurs drômois de langue d'oc J,mai 2000
L. Viallet -Bourgeois, prêtres et Cordeliers à Romans,déc 2001